

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 399 -SAMEDI, 26 DECEMBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES SOULIERS DE NOEL.—DESSIN DE M. FIRMIN BOUISSET

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 DECEMBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Les vieux airs de Noël, par Benjamin Sulte.—Poésie : La cage vide, par A. M.—Minuit : Fantaisie littéraire, par Simon Bolivar.—Rêve de Noël, par Emile Blémont.—Petit Noël : Musique de M. M. Blanc et Dauphin, poésie de M. Jouy.—Le dernier mois de l'année, par J. A. C. Ethier.—Le rêve d'une mère, par Rodolphe Brunet.—Curieux pari, par Pierre Georges Roy.—Le baron Hirsch.—Choses et autres.—Primes du mois de novembre : Liste des réclamaux.—Feuilletons : Un amour sous les frimas, (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite)—Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Les souliers de Noël.—Musique : Petit Noël.—Noël en Bretagne : La messe de minuit ; arrivée à l'église.—Noël dans l'Ukraine : Le mystère de la nativité célébrée par les enfants.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel des primes du MONDE ILLUSTRÉ, M. E. Mouillérat, de Saint-Raymond de Portneuf, a été l'heureux gagnant du lot de \$50.00.

CAUSERIE

LES VIEUX AIRS DE NOËL

Noël est pour nous, Canadiens-Français, une fête purement religieuse et religieuse de premier ordre ; nous n'y mêlons rien des coutumes particulières au Jour de l'An. Noël est le plus grand jour de l'année chrétienne ; le Jour de l'An est le plus grand jour de l'année mondaine. L'un tout à Dieu ; l'autre en grande partie aux hommes.

En Europe, dites-vous, c'est la même pratique. Non pas ! Montrez-moi l'endroit où ces deux fêtes sont célébrées différemment et sans emprunt de l'une à l'autre, comme nous faisons dans la province de Québec.

Les Anglais du Canada font du *Christmas* ce que nous faisons du Jour de l'An. Telle est la pratique européenne, ce qui n'empêche pas les Anglais du Canada de rendre des visites le 1er janvier, tout pareil aux Français restés en France qui vont par les maisons en ce grand jour, et de plus donnent ou reçoivent des étrennes, comme nous.

Si un Anglais nous fait un cadeau à Noël, nous reconnaissons la politesse au Jour de l'An. Il nous dit *Merry Christmas*, nous répondons "la bonne année" ; il dine copieusement le 25 décembre ; nous avons nos agapes le 1er janvier ; il

se promène en voiture à Noël ; nous allons à l'église plus que jamais, nuit et jour, car la messe de minuit, les Anglais n'en ont pas.

"Ils n'en ont pas en Angleterre !"

s'écriait Pierre Dupont. Et nos cantiques de Noël ! En ont-ils de semblables ? Me voilà tombé sur mon sujet.

* * A mesure que les années m'éloignent du temps de mon enfance, je ressens une impression plus vive chaque fois que les vieux airs de Noël sont ramenés à mon oreille. La musique en est toute simple, les paroles des vers souvent naïves au possible, mais le naturel qui y règne rend poétiques ces morceaux mal dégrossis.

Avoir entendu cela étant jeune et le retrouver longtemps après, rien de plus curieusement fascinateur.

Je ne me ferai pas comprendre de ceux qui ont cinquante ans et qui depuis quarante-trois ans, entendent ces airs là tous les douze mois. Nous n'avons pas tous eu l'avantage de demeurer "chez nous" toute notre vie. Pourquoi écrirais-je si je ne disais pas mes impressions ? Des milliers de lecteur voient ces lignes avec plaisir et se disent : "il pense comme nous."

Mais, sans doute, je pense comme vous, parce que je suis exilé moi aussi. Ce que vous éprouvez ne m'est pas étranger. Il y a une moitié du peuple canadien-français qui n'habite plus la province de Québec et qui, nécessairement, a laissé en arrière bien des souvenirs. Les chants de Noël sont de ce nombre : ils nous portent au cœur ; ils nous disent des choses qu'ils ne disaient pas autrefois.

Ah ! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans frappent drus dans le cœur...
Comme on se sent émus, comme on se sent loin d'eux !

* * Bien que la musique de ces couplets semble plaire médiocrement à l'école moderne, elle attire les penseurs, parce qu'elle renferme en elle-même la marque d'une très ancienne facture.

Ancienne assurément. Ces "notes" étaient déjà regardées comme d'un grand âge lorsque les Pères Jésuites les faisaient chanter à Québec, il y a deux cent cinquante ans. Leur grâce facile, simple et inimitable, s'était fait sentir à bord des navires qui avaient amené au Canada ses premiers explorateurs, puis ses premiers colons, car c'est de France que sont venues avec nos pères les strophes dont nos églises retentissent encore aujourd'hui.

Et qui sait où nos ancêtres étaient allés les prendre ?

A n'en pas douter, c'est une musique du moyen-âge. Dites vous que, par un tour de passe passe nous avons ainsi conservé un reflet de la Grèce ou de l'Italie païenne ? Pour répondre, il faudrait expliquer ce que sont devenues les compositions des maîtres de l'antiquité. Nous sommes dans le vague à cet égard. Affirmez-vous que

Ça, bergers, assemblons-nous

a été joué sur la flûte, au théâtre d'Athènes, du temps de Périclès ? La preuve en est difficile à faire, mais la naïveté de cette musique est certainement des plus anciens jours des peuples civilisés.

Nous descendons des vieux Gaulois et des preux de la Germanie, eh bien ! ces messieurs nos ancêtres ne se gênaient aucunement de piller les nations ; alors pourquoi n'auraient-ils pas enlevé la musique de ces gâteaux de Latins, par exemple, qui ne savaient plus comment figurer nulle part ? Nos ancêtres parcouraient le monde pour entretenir dans leurs veines la circulation du sang et, lorsqu'ils apercevaient quelque chose de beau et de bon qui avait été laissé "à la traîne," ils l'emportaient, en gens soigneux. C'est ainsi qu'ils ont tiré de Rome, et d'ailleurs, une quantité d'objets utiles qui nous servent encore aujourd'hui, notamment un fonds de mots qui a constitué la langue française. Ils ont dû voler également la musique des peuples du midi qu'ils avaient, non

pas domptés, comme ils s'en vantaient, mais subjugués en passant.

* * Je les aime, ces airs tout ainsi ; je les trouve autrement pieux que nos compositions récentes ; ils ont la foi ardente des âges primitifs. Ils me semblent les entendre à travers les siècles qu'ils ont traversés, et en effet, ne sont-ils pas un écho de la voix de nos ancêtres ? Nous les chantons comme on les chantait jadis, et qui sait, dans une autre existence peut-être les avons-nous chantés nous-mêmes, diraient Pythagore et Gérard de Nerval.

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Webre,
Un air ancien, languissant et funèbre
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Ce sentiment, je l'ai éprouvé quelquefois d'une manière intense, et savez-vous quel était l'air ? C'était toujours le plus bouffon ! Cette musique d'ancienneté dont on amusait ma première jeunesse et que j'avais oubliée, reparaissant tout à coup, de longues années plus tard, me bouleversait. Cela pénètre, envahit notre cœur, réveille des souvenirs, nous jette dans des réminiscences sans fin.

Certains cantiques encore en vogue il y a un demi-siècle, mais démodés maintenant, sont la peinture d'un monde disparu.

Des cérémonies religieuses, candides pour dire le moins, se sont perpétuées jusqu'à nous, mais elles n'ont plus rien qui prête à rire. Sans doute, le bœuf et l'âne figurent dans nos représentations de la crèche de Noël, mais pas tels qu'on nous les montrait il y a trois cents ans. A ce propos, j'ai une scène à vous décrire : elle est de 1555 et se passe dans une ville des Pays-Bas.

Le jour de Noël, on installe au milieu de l'église une jeune fille à genoux, c'est la sainte Vierge. Un enfant de chœur, vêtu de blanc, ange envoyé du ciel, s'approche d'elle, au commencement de la messe, et lui récite le "Je vous salue, Marie," à quoi la sainte répond : *fiat*, c'est-à-dire "faites," ou que la volonté du Seigneur soit faite. Après l'évangile, un autre enfant, enfermé dans un coq de carton, chante en imitant la voix de cet animal : "Un enfant nous est né." Aussitôt, un chantre, (contrebasse) caché sous une peau de bœuf et marchant à quatre pattes, mugit : "Où donc cela ?" Quatre brebis s'avancent et bêlent : "Bethléem." Arrive ensuite un chantre, travesti en âne, qui braie : *Emus*, soit : "Allons-y voir !" et tout le peuple, en procession, l'officiant en tête, précédé toutefois du fou d'office avec ses grelots, sa marotte, son costume bigarré, fait le tour de l'église pour aller adorer l'enfant dans sa crèche.

Ne vous étonnez pas du rôle du fou et ne le prenez pas pour un personnage trivial : il comptait en première ligne dans les réunions publiques ; l'Eglise s'en servait comme les rois et les grands seigneurs. Aujourd'hui, il y a encore des fous d'office, ce sont des poètes lauréats, autrement dit couronnés pour leur esprit. Mon pauvre Fréchet ! Tu sais que, sous Louis XIV, on s'aperçut que les gens d'esprit n'étaient pas des fous. Autrefois, ces êtres exceptionnels étaient tout bonnement vus comme des détraqués. On ne savait pas que l'esprit allait finir par transformer le monde. Louis XIV qui devinait tout, ne voulut pas nommer Molière "fou du roi," il l'aida paisamment dans son théâtre et l'invita à sa table.... dit-on, car il y a doute à ce sujet. Quel regret de ne pas savoir au juste si Louis XIV a eu l'honneur de dîner avec Molière !

* * Et les airs de Noël ? Nous en sommes loin. Pour y revenir, j'ouvre devant vos yeux quatre recueils de cantiques datant de plus de cent ans, qui reproduisent les couplets des époques plus anciennes encore. A la première page de l'un d'eux, il y a ce vers :

Esprit de Dieu, céleste flamme....

et l'air sur lequel cette composition se chante est indiqué : "Lison do-mait".... Un peu singulier le rapprochement, n'est-ce pas ?

Ensuite vient

Auguste et divine Marie

sur l'air : " Tout est charmant dans Aspasie." Voilà deux célébrités féminines qui se rapprochent par une distance de cent millions de lieues, au point de vue moral, politique, commercial et d'annonce.

Un cantique du matin se chante sur l'air : " Le serin qui t'a fait envie. . . ." Plus loin,

De nos péchés conservons la mémoire

est marqué sur l'air : " Un inconnu pour vos charmes soupire."

Sur le trépas du juste, on adapte la musique de " Nelson est mort au sein de la victoire."

" L'espérance du ciel " est moulée sur " Jeunes amants cueillez des fleurs."

La chanson à boire de maître Adam : " Aussitôt que la lumière," donne le ton à " Sion, de ta mélodie."

Venez divin Messie

me renverse. Cela se débite sur l'air : " Laissez paître vos bêtes."

Le célèbre " Ça, bergers, assemblons-nous " est tiré d'un fonds approprié, c'est la vieille ballade : " Où s'en vont ces gais bergers ? " Un bon point à celui-là. Plus loin, toutefois, les bergers chantent sur l'air : " Quel beau jour, ma Zélie ! "

A " l'indivisible Trinité " s'ajuste : " Réveillez-vous belle endormie."

Accourons tous à la crèche,

Dites-moi, vous qui savez tant de choses, comment cela se chante. Une, deux, rien ? Souvenez-vous de : " C'est la fille à Simonette " ou mieux " On dit que le mariage. . . . "

Des stances sur la mort roulent avec " Mon destin auprès de Climène."

Le pêcheur converti se félicite de sa nouvelle situation sur l'air : " Un buveur à table."

Vous me direz que ces chansons ne nous sont pas connues et que les airs n'en sont pas moins beaux, ou si vous aimez mieux, que nous admirons la musique des recueils en question sans savoir d'où viennent leurs thèmes notés. En 1891, fort bien, mais en 1591, par exemple ? le peuple savait par cœur tous les " Buveurs, ma fille " qui sont indiqués dans les recueils—et si on les mentionnait c'était parce que le peuple les connaissait. Petit à petit, les airs sont restés dans nos mémoires et les couplets de caserne et les autres sont tombés dans l'oubli, mais ce n'en était pas moins drôle en 1591.

Citons un cas, assez de notre temps. Le " Veillons au salut de l'empire " composé pour le sacre de Napoléon I, est devenu un *O Salutaris Hostia* très répandu. Et encore : " Pourquoi ces vains complots. . . ." n'est que l'air de Méhul sur le " Chant du départ." Quant au " Nous vous invoquons tous " qui est le *God save the King*, personne ne s'y trompe parmi nous, à cause des Anglais qui font résonner ce chant à nos oreilles, mais les autres compositions (je parle des vers) sont oubliées et nous chantons des cantiques dont la source nous échappe.

* * * Connaissez-vous " Ton humeur, Catherine ? " C'est contre les sept péchés capitaux, je ne vous dis que cela.

Sur la nécessité de servir Dieu, le cantique demande que l'on suive l'air : " Ce vin délectable."

" La ferveur religieuse " va sur l'air : " Mon berger volage."

Du roi des cieux tout célèbre la gloire.

Partez avec enthousiasme : " Guillot, Guillot, que ce nom m'intéresse ! " Moi, il me fait rire, le bon Guillot, ainsi comparé.

Le cantique " Jésus l'ami de la jeunesse," marche sur l'air " Carleton héros débonnaire." Trois hurrahs pour sir Guy Carleton, un brave et bon gouverneur en son temps.

Un acte de foi, fort bien tourné, on chante sur

l'air : " Quand on est mort c'est pour longtemps, on est guéri du mal de dents."

A l'Enfant Jésus dans la crèche se chante " Cher enfant qui vient de naître " sur l'air de " Prends, Philis, prends ton verre."

Et la belle Gabrielle du diable à quatre Henri IV, qui sait combattre, etc ? Le refrain d'un cantique dit :

C'est ma plus grande envie
Dans ce beau jour,
Où je ne dois la vie
Qu'à ton amour.

J'espère que le roi de la poule au pot doit être content.

" Jésus, aux traits de Dieu son père, vient s'offrir comme pécheur," sur l'air : " Allumettes ! des bonnes allumettes ! "

" Aspiration vers le ciel," sur l'air : " Un rien nous plaît."

Nouvelle agréable !
Un sauveur enfant nous est né.

Cela se chante sur " Amis, la jeunesse est l'heureux temps de nos amours."

Le lecteur pourra croire que ces choses se sont vues et ne se reverront pas. Comme on se trompe ! Hier, je les ai rencontrées dans les hymnes de l'Armée du Salut. Plusieurs anciens airs anglais que je sais sur le bout du doigt ont été chantés par la troupe des salutistes, mais sur des paroles religieuses, car Dieu m'est témoin que ces airs recouvraient originairement des propos plus que mondains, des horreurs. L'Angleterre entend avec surprise la transformation de ses couplets obscènes opérée par la nouvelle secte religieuse. " Qui de nous va devenir un dieu ? " disait Musset.

* * * Avec cela, je ne vous ai pas cité en entier un cantique de l'ancien genre, de ceux qui n'ont plus cours aujourd'hui ; il est temps que j'aborde ce point. Oyez ! Il s'agit de Noël :

Allons, bergers, partons tous,
L'ange nous appelle.
Un sauveur est né pour nous,
Heureuse nouvelle !
Un étable est le séjour
Qu'a choisi ce Dieu d'amour.

Courons au, zau, zau,
Courons au plus, plus,
Courons au, courons plus
Courons au plus vite
Vers ce pauvre gîte !

De nos plus charmants concerts
Que tout retentisse !
Le ciel, à nos maux divers,
Est enfin propice.
Accordons, en ce grand jour,
Le fifre avec le tambour.

Timballe et lit, let,
Timbaltron, tron, tron,
Timballette, timbatron,
Timballe et trompette,
Hautbois et musette.

Satan, au fond des enfers,¹
Brûlant dans les flammes,
Voudrait, dans les mêmes fers,
Entrainer nos âmes
Ne craignons plus ses combats,
Tout son pouvoir est à bas.

Malgré sa, sa, sa,
Malgré fu, fu, fu,
Malgré sa furie,
Dieu nous rend la vie !

Quel présent faut-il porter
À ce roi des anges ?
Robin, pour l'emballoter,
Fournira des langes.
Gros Guil et un agnelet,
Moi, je porte, avec du lait,

Le plus beau, beau, beau,
Le plus fro, fro, fro,
Le plus beau, le plus fro,
Le plus beau fromage
De tout le village.

Mais, pour bien faire la cour
À ce nouveau maître,
Notre zèle et notre ardeur
Doit surtout paraître.
Que chacun offre son cœur
Tout brûlant de son ardeur.

C'est la saint, saint, saint,
C'est la to, to, to.
C'est la saint, c'est la to,
C'est la sainte offrande
Que Jésus demande.

* * * N'allez pas dire que cela manque de poésie ! J'ai chanté ces couplets devant une communauté religieuse qui les a admirés ; ensuite j'ai repris le tout sur un accent à moi, et le fou rire a emporté l'auditoire. Autrefois, l'idée de se moquer n'était pas aussi répandue que de nos jours. Elle est jolie cette composition, elle est fraîche et toute ouverte, mais il fallait voir comme je carambolais avec le refrain ! Là est le muscle du rire ! Je ne voudrais pas tourner en ridicule cette relique du temps où l'on ne savait pas mieux faire, ce que j'en dis n'est que pour vous montrer, en comparant avec nos cantiques actuels, la différence survenue dans cet ordre de choses.

Mgr Plessis a prohibé nombre de ces chants d'église, à cause de leur sans-gêne ; il en a pourtant laissé de passablement équivoques, parce que les hommes de son temps n'y entendaient pas encore malice. Nous qui sommes si raffinés, nous n'avons pas beaucoup embelli la situation.

Je demande que l'on fasse des cantiques d'après la bonne musique en vogue de nos jours, et j'attends les poètes qui sauront écrire des strophes convenables ! Ah ! ne vous vantez pas, mes confrères : composer un cantique valant la peine, est une œuvre qui mérite considération.

* * * Piochant toujours parmi les vieux papiers et les vieux livres, je rencontre des traits légers dont se nourrissent mes articles d'occasion. Il en faut de ceux-ci, pour se reposer la tête, car on ne saurait se servir d'un arc toujours bandé. N'ayant jamais connu que le travail, j'ai sans cesse varié ma besogne. D'ailleurs, qui n'a pas su rive n'a pas su vivre. Faites un gallon de bon sang et vous m'en direz des nouvelles. Le rire raffraîchit le sang et l'on se retrouve plus fort en face du labeur quotidien. La recette est à la portée de toutes les bourses intellectuelles, du moins j'aime à le croire.

* * * En notre qualité de Français, le mot " Noël " doit ramener la gaieté parmi nous. Le cri de joie des anciens Français était " Noël ! Noël ! " en tous temps de l'année. Par la suite, nous avons crié " Vive le roi." Au couronnement des rois la foule criait " Noël " et " Vive le roi." Tout cela se passait en France. Je ne saurais dire si les anciens Canadiens ont jamais employé le mot " Noël " comme cri de joie, mais ils avaient en usage " Vive le roi "

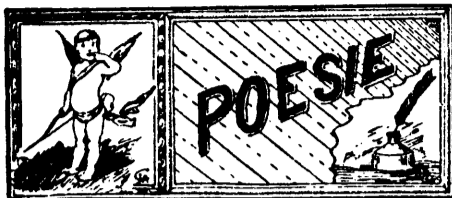
Comme il faut toujours crier quelque chose, nous lançons des hurrahs au ciel quand on nous passe la main dans les cheveux pour nous faire plaisir. Les oies, les canards ont le même langage.

Criez hurrah tant que vous voudrez, je crie " Noël " à la façon de mon dix-septième grand-père.

Benjamin Sulte

CONCERT LABELLE

Il suffit de dire que M. Louis Labelle, le sympathique artiste canadien, donne un concert avec le bienveillant concours de L. Fréchette, Hamel, Filiatrault, Brodeur, Lebel, Hainault, et autres, avec mesdames L. Bélanger et A. Lecompte comme pianistes. Que tout le monde se fasse un devoir de se rendre au Cabinet de Lecture Paroissial, mardi, le 29 décembre courant.



LA CAGE VIDE

A MON AMIE

Que d'épines, amour, accompagnent les roses !

MALHERBE.

Mon âme de deuil est couverte,
Longtemps mes larmes ont coulé.
Ce soir, la cage était ouverte
Et l'oiseau s'était envolé.

Où s'en est allé l'infidèle ?
Il a fui mes baisers. Pourquoi
Erais-je à ses désirs rebelle ?
Quelqu'un l'aime-t-il comme moi ?

Nous étions pourtant bien ensemble !
S'il allait se perdre en chemin !
Je ne serai plus là, s'il tremble,
Pour le réchauffer dans mon sein.

Il est si petit et si frère
Qu'un coup de vent peut le briser.
Si l'orage mouille son aile,
Où pourra-t-il se reposer ?

Qu'il revienne sans plus attendre ;
L'ingrat est déjà pardonné.
C'est que je ne sais pas reprendre
Mon cœur, lorsque je l'ai donné.

A. M.

MINUIT !

FANTAISIE LITTÉRAIRE

Minuit !... Un silence majestueux, unique, indéfinissable !... Que tu es belle, ô Nuit, que tu es royalement belle ! Pas une voix, pas un bruit, pas un son ! L'immensité est muette : la nature en suspens semble retenir son haleine !

Ecoutez : Rien !... Rien !...

Rien !... qu'une sensation étrange, vague, inappréciable, qui enveloppe l'être tout entier, qui fait frissonner de la plus singulière façon et excite dans l'âme d'idéales aspirations, d'inassouvibles désirs !

C'est léger comme un souffle, doux comme un murmure, suave comme un chuchotement, frais comme un baiser parfumé, enivrant comme une extase d'amour.

La nature cependant n'a pas tressailli ; son mystérieux silence n'a pas été rompu. Quelle est donc la cause de ce charme fascinateur dont la séduction toute puissante a tant d'attraits pour l'âme ?

Est-ce le bout soyeux des ailes de l'ange qui, caressantes, sont venues effleurer mon visage. Est-ce l'haleine embaumée de l'Esprit de la Nuit qui soupire dans l'immensité ?

Je l'ignore.

Mais quelle teinte mystérieuse revêtent les objets ! Quel est ce nuage diaphane qui semble les envelopper de sa gaze transparente ?

Et mon regard étonné et inquiet plonge dans l'espace avec anxiété : il écoute avec avidité et cherche à deviner les secrets d'en haut. Mais la nuit est sombre ; le firmament sans fux.

Je ne vois rien.

Je ne vois rien, et la délicieuse sensation persévère toujours, rafraîchissante, sur mon visage brûlant.

Las, je reporte mes regards vers la terre.

Oh ! quelle blancheur éblouissante ! Quelle pureté immaculée ! La nature a revêtu sa parure virgine.

Alleluia ! C'est la neige !

Mais, qu'entends-je ? Une harmonie céleste, lointaine comme le chant des esprits soupire, dans l'étendue ses imperceptibles vibrations.

Je ne respire plus. J'essaye de saisir les notes de cette mélodie-soupir. Impossible ! Je ne puis même me convaincre qu'elle existe. Sans doute, c'est une illusion. La neige aura voulu étendre son charme à tous les sens.

Mais non, les sons deviennent plus accentués. Plus de doute possible. La vitalité est palpable.

Ivre de joie, je m'élançais en frémissant dans la voie de l'inconnu, vers les champs idéals d'où origine cette harmonieuse symphonie.

A mesure que j'avance, la note augmente d'intensité. Un moment encore, et je vais la saisir. Retenant mon haleine, je cours de toutes mes forces. Ah ! enfin je te pressens, nous y voilà. Prêtons une oreille attentive.

Malédiction ! Rien !... que le silence.

Et j'écoute, et j'essaye de sonder le silence du silence lui-même. Rien !... Rien !...

Frémissant de rage, fou de désespoir, je reprends ma course furibonde, mon steeple-chase échoué. Je ne cours plus, je bondis. Je ne bondis pas, j'effleure à peine la terre... je vole !

Et l'espace se dérobe sous moi et la neige, la douce neige, chatouille agréablement ma tempe ruisselante. Elle s'engouffre dans mes poumons brûlants et y dépose la goutte d'eau réparatrice.

Mais soudain je m'arrête : un éclair a lui dans les ténèbres, un bourdonnement confus comme l'éclat lointain du tonnerre a retenti dans mon oreille ; mon pied a heurté un obstacle.

Je tends les bras : ma main rencontre un fer glacial. Je pousse : un pan de l'immensité cède sous ma pression : un torrent de lumière m'aveugle, un flot harmonieux m'envahit et me subjugué, le parfum de l'encens et des fleurs me grise.

Un instant je jouis de toutes les félicités, je bois toutes les béatitudes je savoure toutes les délices.

Mais enfin, mes yeux éblouis commencent à se dessiller.

Dans un nuage éblouissant, sous le rayonnement d'un lustre qui flamboie sur ma tête, j'entrevois la plus charmante, la plus délicieuse des apparitions.

Une adorable petite figure rose, nez mignon, yeux étincelants d'escarboucles, bouche souriante de baisers ; le tout enfoui dans un océan de fourrures.

Mes yeux se dessillant toujours, je vois une foule immense et recueillie, et là, dans le fond, un radieux panorama de verdure et de fleurs, découpé dans un décor de féerie ruisselant d'or et de fux ; puis de petits anges blonds vêtus de blanc, enguirlandés de couronnes, lançant des fleurs et répandant des nuages d'encens de leurs encensoirs d'or.

Enivré de ce merveilleux spectacle, je me laissais bercer par les sublimes enchantements de l'extase, je goûtais les joies pures, infinies, éternelles. Et mon âme ravie se reposait voluptueusement en elle-même. Satisfait, elle murmurait intérieurement le TOUJOURS ! TOUJOURS ! éternel.

Et la divine harmonie montait toujours à grands flots et faisait vibrer les cordes les plus intimes de l'âme.

Dans cette enivrante mélodie, mon oreille accoutumée put enfin saisir quelques bribes, faibles témoignages du souvenir. Dans ce magique concert, je distinguais les voix pures des chérubins chantant :

" Noël ! Noël ! Alleluia ! "

Mais soudain les voix se turent ; les basses cessèrent de gronder et l'orgue laissa échapper des soupirs, doux comme une symphonie, harmonieux comme la brise du soir murmurant dans les feuilles. Un timbre sonore vibra avec force, et la foule se précipita à deux genoux.

Prosterne-toi, mortel ! Le Christ vient sauver le monde !

Noël, Noël, Alleluia !

L'enchantement dura longtemps encore : les concerts reprirent avec une beauté et une ardeur nouvelle.

Puis la foule silencieuse se dispersa sans bruit. Je me laissai porter par ses flots.

La neige tombait, tombait toujours.

J'entendis des voix joyeuses, des piaffements de coursiers ; je vis même des éclairs se dérobant sous leurs pieds agiles. Le son argentin des clochettes retentit dans la nuit, et les patins légers

des sleighs laissèrent dans la neige leur rapide sillon

Je demeurai seul, seul dans l'immensité, seul dans le silence.

D'un revers de la main, j'essuyai mon front brûlant, puis je recomposai mon rêve.

L'harmonie céleste, lointaine, que j'avais pressentie, c'étaient les notes perdues des cloches dans l'immensité.

Le concert magique, c'était la messe de minuit.

Et la petite neige tombait toujours, rafraîchissant agréablement mon visage.

Noël ! La neige !

Alleluia !

ROSES DE NOËL

" Et le divin enfant tendait, vers eux, ses petites mains. "

Des jouets tout neufs, c'est bien amusant ; Polichinelle déride un grand papa lui-même. Mais Jeanne aime encore mieux les fleurs ; et du jardin qui dort sous la neige, bravement elle en rapporte plein ses bras.

— Mère ! mère ! j'ai trouvé des Roses de Noël.

Certaines paroles sont fées. Ce simple mot : *Roses de Noël*, n'a-t-il pas un charme pénétrant, où le surnaturel se mêle à la nature, la fraîcheur de l'enfance à l'extase de la foi ? C'est, en plein hiver, le sourire du renouveau ; et c'est, dans la plus humble humanité, le sentiment du divin. Floraisons saintes que porte un bambin céleste !

Les Roses-de-Noël ont leur légende ; elle est aussi naïve que les vieilles histoires où les cloches de minuit font des miracles, où le vin coule des fontaines, où les bêtes parlent.

L'Enfant Jésus est dans l'étable. Marie veille près de la crèche. Joseph admire. C'est la nuit. Au dehors, il neige. Au dedans, tout rayonne. Les trois rois de Saba se prosternent : Balthazar, offre l'or, Gaspar l'encens, Melchior la myrrhe. Les pasteurs sont en adoration ; ils apportent tous les biens de la terre. Derrière, sur la pointe de ses pieds nus, se cache une fillette aux yeux bleus, la petite bergère Madelon. Mais elle a les mains vides, la pauvre. Désolée de sa misère, elle pleure, elle prie.

Elle prie, et l'ange Gabriel descend des cieux.

— Petite bergère, que veux-tu ?

— Hélas ! je ne sais pas.

— Alors, pourquoi prier ?

— Je voudrais donner à l'Enfant Jésus, et je n'ai rien. Si je pouvais seulement lui offrir des roses ! Il n'a pas une seule fleur. Mais il gèle et le printemps est loin.

Gabriel prend Madelon par la main. Ils sortent. Autour d'eux flotte une clarté. L'ange frappe le sol de sa baguette, et la terre se couvre de jolies, jolies fleurettes, fraîches écloses.

C'est ainsi que Madelon put embrasser l'Enfant Jésus ; Noël eut désormais des roses.

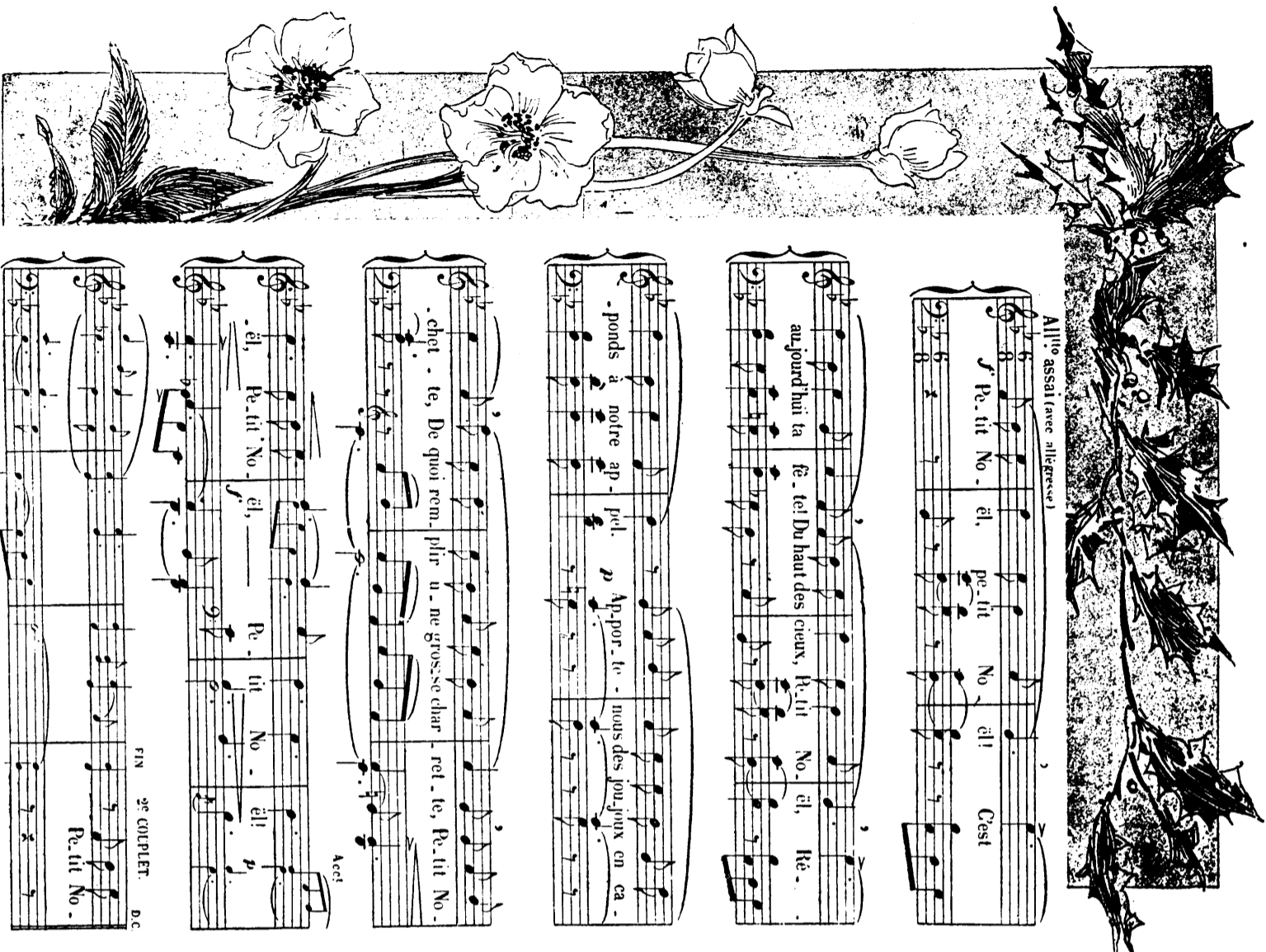
EMILE BLÉMONT.

Toute femme qui se pique de délicatesse s'indigne d'être aimée pour sa beauté ; elle ne veut l'être que pour son âme.—EMILE AUGIER.

Nous aimons les femmes que nous trouvons belles, et nous trouvons belles celles que nous aimons : c'est un agréable cercle vicieux.—G.M. VALTOUR.

Petit colloque intime :

— Pourquoi, sur vos cheveux, Madame, Mettez-vous ceux d'une autre femme ?
— Vous mettez bien sur votre main, Monsieur, la peau d'un autre daim ?...



All.^{ro} assai (avec allègresse)

Pe-tit No-ël, pe-tit Noël, C'est

au-jour-d'hui ta fé-te! Du haut des cieux, Pe-tit Noël, Ré-

-ponds à notre ap-pel. Ap-por-te-nous des jou-joux en ca-

-chet-te, De quoi rem-plir u-ne grosse char-rel-te, Pe-tit Noël

Pe-tit Noël, Pe-tit Noël, Noël, Noël, Noël, Noël

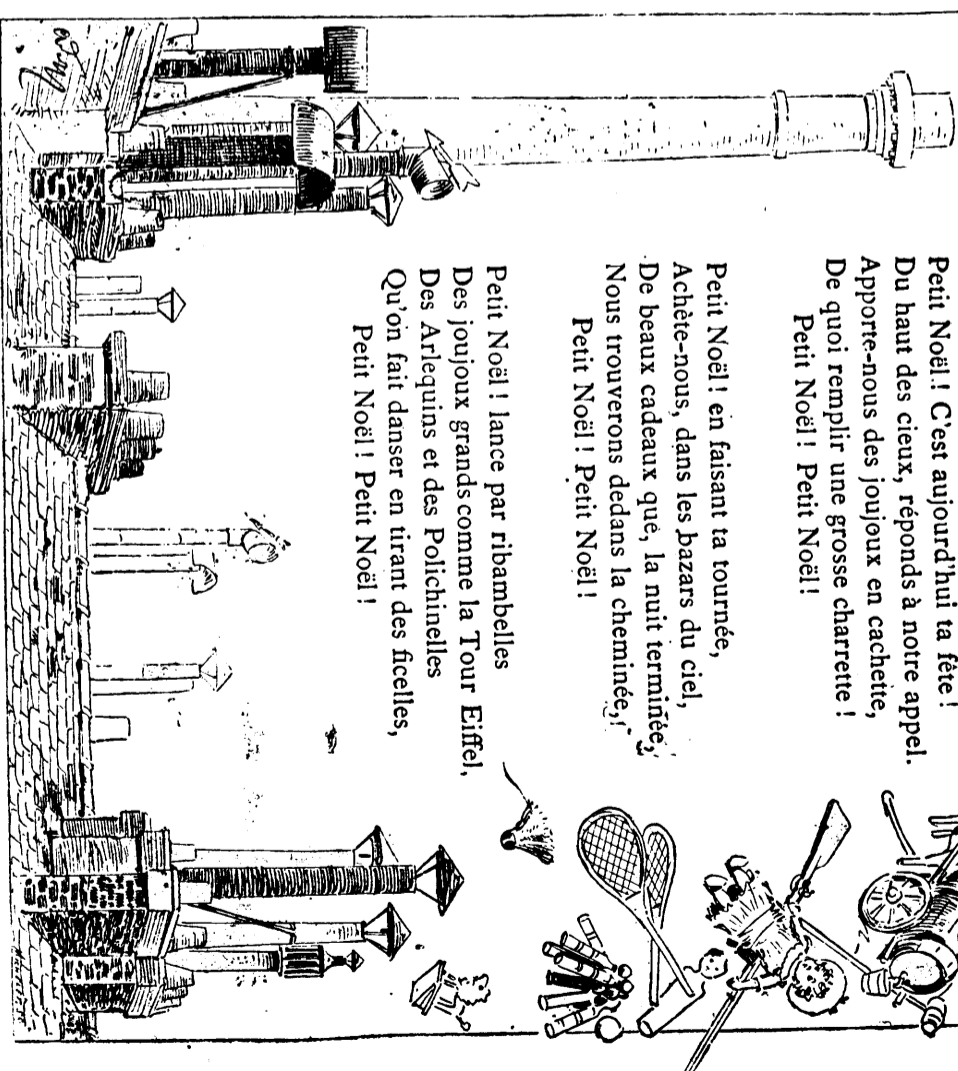
FIN 2^e COUPLET. D.C. Pe-tit Noël.



Petit Noël ! C'est aujourd'hui ta fête !
 Du haut des cieux, réponds à notre appel.
 Apporte-nous des joujoux en cachette,
 De quoi remplir une grosse charrette !
 Petit Noël ! Petit Noël !

Petit Noël ! en faisant ta tournée,
 Achète-nous, dans les bazars du ciel,
 De beaux cadeaux que, la nuit terminée,
 Nous trouverons dedans la cheminée,
 Petit Noël ! Petit Noël !

Petit Noël ! lance par ribambelles
 Des joujoux grands comme la Tour Eiffel,
 Des Arlequins et des Polichinelles
 Qu'on fait danser en tirant des ficelles,
 Petit Noël ! Petit Noël !





LE DERNIER MOIS DE L'ANNÉE

"THE LAST, BUT NOT THE LEAST"

Décembre, que ce mot est court, mais que le sens en est large !

De tout temps, on a fait voir, sous les plus belles couleurs, sous les nuances les plus variées, les avantages et les charmes des différents mois de l'année, depuis janvier jusqu'à novembre inclusivement.

Et décembre !

— C'est le dernier, semble-t-on dire.

— Un paria, sans mérite comme sans attrait !

Conclusion téméraire et injuste ; douzième et dernier par le rang qu'il occupe dans la hiérarchie des mois, décembre n'en est pas le moindre ; il a ses avantages et ses beaux côtés tout autant que ses prédécesseurs ; ses enseignements sont précieux, il éveille en nos cœurs de joyeux souvenirs, d'agréables pensées, et nous ménage les plus douces émotions.

Si décembre n'est pas prodigue en étrennes comme son aîné janvier, il fournit à celui-ci l'occasion de se montrer généreux, malgré ses frimas. Il est encore moins froid que février ; et décembre, avec son Avent et ses Quatre-Temps, est moins austère que février ou mars avec leur interminable Carême ; qui ne préfère le légendaire *Christmas* au pauvre petit poisson d'avril. Mai, juin, sont splendides avec leurs fleurs et leurs verdure, mais qui n'a souvent évoqué, même au temps des lilas et des roses, le souvenir de la Messe de Minuit, célébrée dans une église de village ?

Décembre n'est généralement pas d'un froid trop rigoureux, tandis que juillet, août, sont d'une chaleur parfois tropicale et étouffante ; l'été nous disperse, décembre nous rassemble. Septembre et octobre ont leurs fruits, c'est le temps de la moisson, oui, mais en décembre ces fruits n'en sont que meilleurs et plus savourés ; quand septembre récolte, décembre est dans l'abondance. Novembre ! qu'en dirai-je ! oh ! sa triste se est trop sombre, j'aime mieux... même la Saint Sylvestre, à cause de son lendemain.

* *

Décembre est le dernier mois de l'année, oui, mais il est aussi le premier de la saison où l'on vit chez soi. Le printemps, l'été, même l'automne, on vit pour ainsi dire sous le ciel, dans les champs, sur la rue ; décembre arrive, chacun rentre au foyer, alors on vit en famille, on goûte les joies intimes du foyer domestique ; c'est le temps des causeries au coin du feu, des lectures, des projets d'avenir, des *châteaux en Espagne*.

En décembre, on rêve, on pense, on réfléchit ; c'est à cette époque de l'année que la pensée, livrée à ses souvenirs, à ses espérances, erre, fugitive, des jours passés aux jours présents. Décembre nous fait voir la marche silencieuse mais toujours immuable du Temps ; encore un pas, et l'année dont il est le dernier fils aura disparu sans retour, atteint sa dernière demeure.

Il est le dernier mois d'une année qui sera peut-être pour nous la dernière écrite au Grand Livre de Vie....

— Comme ça passe ! disons nous.

Déjà décembre ! Oui, et bientôt son dernier jour aura retranché une année du nombre de celles dont nous verrons le cours.... Décembre m'apprend encore que bientôt j'aurai vécu, vieilli d'une année ! Hier, 1890 ! aujourd'hui, 1891 ! demain, 1892 !

* *

D'une part, décembre résume l'année qui va s'éteindre, emportant avec elle ses regrets, ses labeurs, ses déceptions, ses peines cuisantes ; et, d'un autre côté, décembre nous laisse entrevoir la douce pers-

pective de l'année nouvelle qui s'avance avec son riant cortège d'illusions d'attraits et de douces chimères ; si l'on nous fait dire "adieu" à celle qui termine sa course, il nous invite à souhaiter la "bienvenue" à sa sœur nouvelle, et nous fait répéter avec le poète canadien :

" D'un nouvel an va s'éveiller l'aurore ;
" Frères, saluons-la par un hymne d'espoir.
" L'âme la plus en deuil peut refleurir encore,
" Le soleil luit toujours derrière le ciel noir."

Soyez charitables, nous dit encore décembre ; chrétiens, faites l'aumône ; riches, secourez les pauvres ; grands du monde, aidez la veuve, protégez l'orphelin, tendez la main à l'infortune, donnez du pain à l'indigent, un abri au malheureux qui grelotte et meurt de froid, d'inanition, sur le seuil de vos riches et somptueuses demeures.

* *

C'est aussi l'époque des grandes fêtes. N'est-ce pas décembre que l'Église a choisi pour rappeler au monde catholique le dogme de l'Immaculée Conception ? C'est aussi décembre qui compte au nombre de ses jours, de ses nuits, la plus belle fête, la plus ravissante nuit de l'année ; le ciel est peut-être sombre, la bise est peut-être froide, la terre couverte de neige, mais qu'importe, c'est Noël !

Écoutons, le timbre sonore vient de sonner son douzième coup. Au loin, l'on entend le joyeux carillon des cloches appelant les fidèles, la messe de minuit sonne. Elle annonce la naissance du Sauveur du monde, elle apprend à l'univers catholique qu'en cette nuit de décembre le ciel descend sur la terre.

Nous inclinons nos fronts devant la majesté et la grandeur de cette nuit, aux émotions si douces, aux impressions si agréables, si salutaires ; eh bien ! saluons, accueillons avec joie le mois qui nous donne une telle nuit !

Célébrons décembre qui nous donne Noël !

Célébrons décembre qui nous amène le Jour de l'An !... et !... ses étrennes !

J. A. C. ETHIER.

RÊVE D'UNE MÈRE

Le son joyeux des cloches chantait dans l'espace un air mystérieux.

Le carillon de l'église paroissiale venait d'annoncer la messe de minuit.

Et les piétons se rendaient en foule au temple chrétien pour adorer l'humble mais puissant Jésus de la crèche.

La neige, durcie par le froid, criait sous les pas pressés des vieillards au déclin de l'âge, et des jeunes gens à l'aurore de la vie.

Cette fête solennelle émotionne toujours ceux qui n'ont connu que la chimère de l'existence rêvée comme ceux qui regardent encore la vie à travers le prisme enchanteur d'espérances presque irréalisables.

Cet éclat de notre religion, brillant au milieu de la nuit, entouré d'un mystère divin, ne laisse jamais d'impressionner tous les cœurs.

C'est que, peut-être, la scène touchante d'un Eufant-Dieu semblant grelotter sur la paille est une si grande leçon pour l'humanité, que nous ne saurions oublier un tel exemple d'amour.

* *

Dans une chambre à coucher, éclairée par deux candélabres à trois branches, une jeune mère, dont la jeunesse enrayonne le front, est là, penchée sur un berceau où s'agite un petit ange de la terre, encore oublieux des soucis de ce monde qu'il ne connaît pas.

Il sourit à sa mère, en entendant l'harmonie de cet airain en branle qui jette aux échos de la nuit et aux vents du nord les *Noëls* antiques.

" Souris, enfant ; cette joie se mêlant à l'allégresse du monde chrétien te portera bonheur.

" Souris, enfant ; le petit Jésus se souviendra de toi."

Telles sont les pensées qui se lisent dans des yeux pleins d'une tendresse maternelle.

Mais elle pose, dans sa main blanche et rose, ce joli front de jeune mère que la beauté caresse de son aile voluptueuse.

Elle regarde l'image de son amour, et elle songe.

Elle songe....

.... Le Temps, cet impitoyable faucheur, oubliera-t-il pendant plusieurs années ce fils de son cœur ?....

S'il vit, que deviendra-t-il ?

Ne peut-on déchirer un coin du voile de cette chère existence ?....

Le talent, le succès et la gloire auront-ils des couronnes nombreuses pour lui ?

Pourquoi ne tiendrait-il pas, un jour, dans ses mains, les destinées de son pays ?

Il est l'être de l'avenir et le futur lui réserve, dans une certaine mesure, ses appas et ses réalités.

Pour quelle raison la Patrie n'aurait-elle pas besoin de son intelligence et de son cœur ?

Et cette Église catholique, dont les accords solennels réveillent l'âme endormie, ne pourrait-elle pas se glorifier d'un saint prêtre dont l'éloquence ferait pleurer l'indifférent et se courber le pécheur ?....

Qui sait ? on a déjà vu la pourpre romaine couvrir plus d'un heureux !

Les lèvres du bébé semblent encourager la jeune mère. Ses petits bras tendus, avec l'expression de ses doux yeux bleus, font perler quelques larmes aux paupières humides de l'ange du berceau, et le rêve continue....

.... Il est enfant, mais plus tard sa main pourrait bien manier la plume du publiciste et son intelligence régner sur celles de ses contemporains.

Elle le verrait écrire des pages magnifiques et acquiescer un prestige dont elle serait fière.

Son génie ferait l'admiration du siècle et son souvenir fleurirait dans le champ de l'immortalité.

* *

Et déjà la mère, aux vastes mais légitimes ambitions, voit les illusions se joindre aux illusions et lui bâtir, avec splendeur, l'édifice chimérique qu'elle rêve pour son fils.

Cependant, l'étoile de l'espérance qui scintille sur le front de l'enfant remplit d'une douce joie le cœur maternel.

Elle croit qu'il est prédestiné ; ces pensées, venues durant cette mystique nuit et avant l'aurore du Noël chrétien, sont pour elle *quelque chose* que son imagination caresse avec un plaisir jaloux.

" Je vivrai et je verrai peut-être tout cela, se dit-elle, bien bas.

" Je serai heureuse de son bonheur, et sa joie fera mon allégresse...."

Pauvres ambitions, hélas ! qu'êtes vous ?

Des pierres posées dans le vide....

Mais peut-on qualifier ainsi les espérances que di te le cœur d'une mère ?

Non, la loi divine ne saurait condamner une telle loi naturelle.

On ne peut qu'admirer cette tendre affection et chanter un semblable amour.

* *

Les refrains des *vieux Noëls* se perdent parmi la foule, pieuse et recueillie, qui va saluer l'humble *Messie*.

Bientôt, le sacrifice mystérieux est terminé, et les heures écartant les cheveux sur le front du jour en laissent apercevoir l'éclat lumineux.

La mère, en entendant la messe de l'aurore, consacre au Divin Enfant le fruit de l'affection la plus aimante.

Elle dépose ensuite devant la petite crèche un bouquet de prières inspirées par son cœur.

Quelle destinée l'avenir réserve-t-il à cet enfant encore entouré des ombres du bonheur ?

Nous ne pouvons lire dans le livre de la vie, mais bien des *Noëls* peuvent passer et passer, et le Temps peut frapper nombre d'existences avant qu'un seul de ces rêves, pourtant si charmants, voit l'aurore d'une heureuse réalité

La vie est un composé de rêves et d'espérances

qui frisent toujours plus les illusions que le vrai et sincère bonheur.

Parfois, cependant, on cueille des roses enivrantes, mais elles sont rares et ne fleurissent que dans les sentiers parfumés par les sentiments d'un cœur qui ne bat pas seul.

Rodolphe Bunnet

CURIEUX PARI

Je viens de découvrir, au milieu d'une liasse de vieux papiers que j'étais sur le point de jeter au feu, un document dont la lecture fera sourire plus d'un de mes lecteurs. C'est un papier notarié par lequel un nommé Morin s'engage à porter les moustaches au-dessus de la lèvre supérieure pendant l'espace d'une année entière et consécutive.

Lisez plutôt :

« L'an mil huit cent cinquante-trois, le dix-septième jour de mars avant midi, en la paroisse de Notre-Dame de la Victoire.

« Furent présents : Sieur Joseph Morin, ancien militaire et ex-capitaine, demeurant en la paroisse Saint Pierre, rivièrè du sud, comté de l'Islet.

« Lequel a, par ces présentes, reconnu et confessé avoir promis et s'être engagé à porter les moustaches au-dessus de la lèvre supérieure, pendant l'espace d'une année entière à commencer de la date des présentes, à ne les couper ni avec les ciseaux, ni le rasoir, ni autre instrument quelconque, et aussi à ne pas les laisser raser ni brûler, soit par cas fortuit ou autrement, pendant le dit espace de temps, par qui que ce soit, s'il arrivait que le dit Joseph Morin coupât ou brûlât soit lui-même ou d'autre, ni arrachât avant l'expiration de la dite année, alors il sera passible d'une amende n'excédant pas cinq louis courant envers Sa Majesté Notre Souveraine Dame la Reine Victoria, ou à un emprisonnement n'excédant pas six mois.

« Et les sieurs Pierre Gélley, marchand, Joseph Blanchet, médecin, et Alexandre Ruel, commissaire-marchand, tous de la paroisse Notre-Dame de la Victoire, faisant ci-devant partie de celle de Saint-Joseph de la Pointe Lévis.

« Lesquels ont, par ces mêmes présentes, promis et promettent, chacun respectivement, au dit sieur Joseph Morin, s'il ne manque pas à son engagement, pendant le dit temps, les sommes suivantes, savoir : le dit sieur Pierre Gélley, celle de deux chelins et demie ; le dit Joseph Blanchet, écuyer, celle de dix chelins courant ; le dit Alexandre Ruel, celle de cinq chelins courant ; Jean-Baptiste Carrier, trente sols ; Olivier Carrier, un écu ; Jean Leblanc, un écu ; Odile Guenet, un écu ; Etienne Guay, un écu ; Louis Trudel, un écu ; Michel Bourassa, forgeron, un écu.

« Les dites sommes payables au dit Joseph Morin à l'expiration de la dite année en par lui leur exhibant un certificat des notables de Saint-Pierre comme de quoi il a porté sa moustache pendant une année consécutive et quelle n'a pas été rasée, ni arrachée, ni brûlée par qui que ce soit, pendant le dit temps, à peine, etc.

« Fait et dressé au dit lieu de Notre Dame de la Victoire, les jours et an susdits, en présence des sieurs Edouard Nadeau et Léon Roy, comme tels témoins pour ce appelés.

« En foi de quoi nous dits comparants avons signé ces présentes à l'exception du dit sieur Joseph Morin, des sieurs Isidore Couture et Jean Leblanc qui ont déclaré ne savoir écrire ni signer, de ce requis, lecture faite.

« Joseph (sa x marque) Morin, Louis Trudel, Jean Baptiste Carrier, Alexandre Ruel, Isidore (sa x marque) Couture, Pierre Gélley, Joseph Blanchet, Jean (sa x marque) Leblanc, Michel Bourassa, Etienne Nadeau, Léon Roy.»

Le Joseph Blanchet, qui apparaît parmi les signataires de ce curieux pari, fut plus tard président de la Chambre des Communes. L'hon. Joseph Goderic Blanchet est mort, il y a quelques années, percepteur des douanes de Sa Majesté, dans le port de Québec.

PIERRE-GEORGES ROY.

LE BARON HIRSCH



C'est le fameux millionnaire juif dont les prodigalités, au bénéfice de ses infortunés compatriotes, sont devenues légendaires. Son immense fortune lui permet ce luxe de générosité patriotique et philanthropique ; cette fortune est évaluée à une centaine de millions de piastres. On sait qu'en ces années dernières il a souscrit trois ou quatre millions, au bas mot, pour des œuvres du genre de celles que nous venons de mentionner ; tout dernièrement encore, en faveur des Juifs exilés de Russie, pour leur permettre d'aller planter leur tente sur une terre plus hospitalière.

On dit que, seulement à Paris, où il réside, le richissime baron philanthrope dépense, annuellement, plus d'un million de piastres en œuvres de charité. Chacun admire ce beau penchant de son caractère qui le porte à faire de son argent un si bon usage ; à ne laisser sans secours aucun besoin réel dont il ait connaissance.

La fortune du baron Hirsch provient, en très grande partie, d'entreprises de chemins de fer en Turquie et en Transylvanie, entreprises exécutées par lui avec le plus grand succès.

La personnalité du baron Hirsch restera sûrement au nombre des types remarquables de l'époque où nous vivons : LE MONDE ILLUSTRÉ a cru faire au goût de ses lecteurs en donnant à cette figure sémitique une place dans sa galerie — J. ST.-E.



—Selon un recensement des onze quartiers de Boston, fait par les congréganistes, dit un journal américain, vingt-deux églises protestantes étaient fermées. Sur soixante-douze églises, onze étaient catholiques et soixante-et-une protestantes. 39,311 fidèles fréquentaient les onze églises catholiques, et le nombre des fidèles des soixante églises protestantes n'était que de 21,376.

—Voici, d'après un rapport publié par l'Amirauté des Etats-Unis, l'état des torpilles fournies aux diverses nations européennes pendant l'année : La France en a pris 210 ; l'Angleterre, 206 ; l'Allemagne, 180 ; l'Italie, 152 ; la Russie, 143 ; l'Autriche, 61 ; la Grèce, 51 ; la Hollande, 50 ; le Danemark, 34 ; la Suède et la Norvège, 31 ; la Turquie, 30, et l'Espagne 25. Comme on le voit, c'est la France qui possède l'armement de torpilles le plus nombreux et le plus complet.

LE TÉLÉPHONE.—Il y a eu trente ans, au mois d'octobre dernier, que la première expérience du téléphone a été faite avec succès en Europe, à Francfort, devant la Société de physique de cette ville. Le merveilleux instrument venait d'être imaginé par un maître d'école, habitant un petit village des environs de Hambourg, nommé Phi-

lippe Reis. Le pauvre diable travailla pendant quelques années encore à perfectionner son appareil, et il y parvint ; mais il ne put parvenir à trouver le moyen d'en faire apprécier les qualités. De dépit il tomba malade, devint poitrinaire et mourut. Le téléphone était aussi complètement oublié que son auteur, quand M. Graham Bell le révéla à Philadelphie, en 1876, après lui avoir fait subir une nouvelle transformation. Devenu magnétique, d'électrique qu'il était, le téléphone fonctionna devant des hommes assez intelligents pour comprendre tout le parti qu'on en pourrait tirer. Immédiatement son usage se répandit dans tous les pays.

MŒURS CHINOISES.—Les Chinois établis en Australie éprouvent tôt ou tard le besoin de se marier, et dans ce cas ils n'ont qu'une ressource pour se procurer une femme : écrire à une agence matrimoniale au pays natal quelque chose de ce genre : « Il me faut une femme. Elle doit être une vierge de moins de vingt ans et avoir toujours habité sous le toit de son père. Elle ne doit jamais avoir lu aucun livre, et les cils de ses yeux bien fendus ne doivent pas avoir moins d'un demi-pouce de longueur. Ses dents doivent être éclatantes comme des perles de Ceylan, et la suavité de son haleine doit rappeler les senteurs qui se dégagent des bosquets odoriférants de Java, tandis que ses atours doivent provenir des tisserands de soie de Ka-la-Ching, qui sont établis sur les rives du plus grand fleuve du monde — le formidable et redoutable Yang-tse Kiang.»

L'agent matrimonial n'est guère embarrassé, paraît-il, pour trouver la marchandise si parfaite qu'on lui demande, et il la délivre à Sydney, au prix modique de \$190 environ. Mais il en est de la femme comme de toutes les commodités de la vie : elle revient à meilleur marché en gros qu'en détail, et deux ne coûtent que \$260. Donc, le rusé Chinois en importe généralement une paire à la fois, et, comme il les voit pour la première fois quand elles lui sont livrées, il peut alors choisir celle qui lui convient le mieux. L'autre étant superflue, il la mène partout pour la faire voir aux autres Chinois qui ont besoin d'une compagne et, après l'avoir bien promenée ainsi, s'il n'a pas trouvé à la revendre à l'amiable, il la vend à l'encan pour obtenir le plus possible.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Mlle Adouilda Puzé, 128, Chemin Papineau ; Mlle Eugénie Dépatio, 446, avenue Laval ; A. P. Frigon, 262, rue St-Constant ; Dame Israël Vidal, 136, rue St-Martin ; Dame N. Bonneville, 1137, rue Mignonne ; T. B. DesRochers, 223 $\frac{1}{2}$, rue St-Georges ; Edouard Croteau, 189, rue Plessis ; J. Beaudry, 597, rue Sanguinet ; Dame J. E. Jacques, 201C, rue Montcalm ; Jos. Thoin, 323, rue Logan ; Joseph Robitaille, 373, rue Wolfe ; John Nockler, 400, rue Amherst ; Joseph Desrochers, 222, rue des Seigneurs ; C. Paquette 241, rue Sanguinet ; M. Lessard, 251, rue St-Dominique ; Olivier Cauchon, 300, rue St-Laurent ; William Rose, 743, rue St-Dominique ; David Lachapelle, 2091A, rue Notre-Dame ; Joseph Dugal, 567, avenue Laval.

Québec.—Olivier Hu rd, 67, rue Sauvageau, St-Sauveur ; O. Lessard, 108, rue Richardson ; Elzéar Poitras, 154, rue Bagot, St-Sauveur ; J. O. A. Frenette, 599, rue St-Vaier ; Athanase Lavoie, 117, rue de l'Église.

Côteau St-Louis.—Aug. Martineau.

Hull.—J. P. E.—Parent

Valleyfield.—Isaïe A. Laberge.

St-Henri de Montréal.—Barthélemy Daoust, 65, rue St-Philippe ; Dame David Gariépy, 49, rue Turgeon.

Pointe St-Charles.—Joseph Dugas, 32, rue Châteauguay.

Mattawa, Ont.—Bruno Charron.

Berthierville.—Henri Guilmette.

Richmond.—H. Dubrule.

St-Raymond, Portneuf.—E. Moullierat, (\$50.00).

St-Guillaume d'Upton.—Delle C. Maher, (\$10.00).

Cap Santé.—L. P. Bernard, notaire.

St-Césaire. Alcée Phnaeuf.

St-Jean Deschailons.—James LeMay.

Lévis.—Dame N. Pagé, modiste, Notre-Dame.

Williamantic, Conn.—Rémi Boucher (\$5.00).

Plattsburgh, N. Y.—Damien LaForce.

New-York City.—Jean Van Erp.



NOEL EN BRETAGNE.—LA MESSE DE MINUIT ; ARRIVÉE A L'ÉGLISE.— De l'illustration



NOEL DANS L'URKAINE.—LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ CÉLÉBRÉ PAR LES ENFANTS

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Celle-ci s'était redressée brusquement dans un effort énergique :

— Pardonnez-moi, ma faiblesse et le trouble que je vous ai causé. Le coup a été si subit que je n'ai pas été maîtresse de mon émotion.

— Qu'ils soient heureux, soupira-t-elle.

Puis elle se releva pour sortir.

M. et Mme Rosewood n'eurent pas le courage de la retenir. Quel lui dire ? Ils sentaient bien qu'il y a des consolations vaines qui ne valent pas le silence.

Quand elle fut sortie :

— Comme elle l'aime, fit Mme Rosewood. Quel dommage !

— C'est vrai, répondit le mari, mais ce qui est fait est fait ; nous ne pouvons l'empêcher, et le mieux, à mon avis, et d'en prendre philosophiquement notre parti.

C'est ce qui arriva bientôt. La première émotion passée, il sembla aux époux Rosewood qu'ils venaient d'être soulagés d'un grand poids. La question de l'avenir de leur fils venait d'être enfin résolue suivant son désir. Et puisque lui était satisfait, pouvaient-ils ne pas l'être ? Ils n'étaient pas de ces parents qui s'arrogent le droit absolu d'arranger à leur gré l'avenir de leurs enfants, sans tenir compte des préférences de ceux-ci. La race anglaise laisse à ce sujet beaucoup de liberté aux enfants. Au fond M. Rosewood était enchanté. Il n'aurait jamais osé rêver pour son fils un mariage aussi brillant. Quant à Mme Rosewood, son seul regret était d'avoir cru ce mariage impossible et d'avoir encouragé les sentiments d'Annie ; mais ce regret s'évanouissait peu à peu devant le fait accompli, irréparable, et elle ne pouvait se dissimuler que ce mariage flattait à la fois son orgueil et son ambition, tout en donnant satisfaction à toutes ses tendresses de mère.

Mme Spencer en lisant la lettre laissée par sa fille avait jeté les hauts cris. La méchante fille qui contrecarrait ainsi brutalement tous les projets de ses parents ! Puis, elle se rappela qu'elle-même avait été sur le point d'en faire autant parce que son père et sa mère ne voulaient pas entendre parler de son mariage avec M. Spencer. Ils avaient cédé à son amour obstiné. Elle avait été heureuse, très heureuse, elle l'était encore. Son plus grand malheur était que le Ciel ne lui eût pas donné d'enfant ; elle en avait adopté une, et s'était tant attachée à elle qu'elle la regardait comme sienne. En pensant à tout son bonheur, elle se disait malgré elle que les parents n'ont pas toujours raison, qu'ils peuvent se tromper en croyant faire le bonheur de leurs enfants. Maintenant elle désirait franchement s'être trompée, voulant bien que Marguerite et celui qu'elle avait choisi fassent heureux, comme elle-même l'avait été et comme elle l'était toujours.

Elle n'eut même pas la pensée de courir après les fugitifs. Le bateau, le *Stanley*, ne faisait que des voyages très irréguliers, à cause des bourrasques de neige qui l'empêchaient de reconnaître son chemin. Le gouvernement fédéral s'était assez fait tirer l'oreille pour accorder ce bateau aux habitants de l'île du-Prince-Edouard, isolés du continent et enfermés l'hiver dans une ceinture de glace ; il avait recommandé au capitaine d'être fort prudent, de sorte que celui-ci ne s'aventurait jamais par un temps menaçant. D'ailleurs, le bateau était retenu à Pictou, depuis quelques jours, pour des réparations urgentes. Quant au voyage par les caps, il était probable qu'il se ferait le

lendemain, mais rien n'était moins sûr. Le temps chargeait si vite en cette saison. Dans tous les cas, il serait trop tard. Le premier soin de nos fugitifs serait certainement de s'enfuir aux États-Unis, Dieu sait où, et chercher un ministre qui les marierait immédiatement.

Alors, voyant l'inutilité de ses efforts, Mme Spencer se résigna au fait accompli. Mon Dieu ! si elle avait su, elle n'aurait pas fait tant d'opposition au désir de Marguerite ; elle l'aurait laissée libre de son choix et elle l'aurait unie à l'objet de son amour ; elle aurait ainsi évité un incident qui allait faire clabauder bien des langues. Enfin, tout cela s'arrangerait.

M. Spencer prit la chose avec une calme philosophie. Il ne parut ni étonné ni ému.

— Ma foi, dit-il simplement à sa femme, je me doutais bien que ton opposition les amènerait à une semblable mesure.

Sa femme le regarda bien dans le blanc des yeux. Si elle ne l'eût mieux connu, elle l'eût accusé de complicité.

Puis, ne perdant pas un instant sa présence d'esprit :

— Cette affaire m'impose le devoir de faire des visites. J'y vais sans plus tarder.

— Va, fit sa femme, tout simplement.

Et il partit.

M. Rosewood ne fut pas étonné de voir entrer chez lui M. Spencer.

Bien qu'ils se connussent très peu, les deux hommes se serrèrent cordialement la main. Il y a des situations qui rapprochent, et ils s'étaient compris du premier coup.

— Vous savez sans doute ce qui m'amène chez vous, M. Rosewood, dit M. Spencer.

— Oui, monsieur, l'enlèvement de votre fille. Veuillez bien croire, monsieur, que ma femme et moi nous y sommes complètement étrangers.

— Bien plus, ajouta Mme Rosewood, qui entra en ce moment, je puis vous assurer que pour mon compte j'ai fait à mon fils une opposition des plus sérieuses.

— Inutile de chercher à vous disculper, madame, dit M. Spencer en lui présentant galamment la main ; je sais tout ce que vous avez fait. Il ne pourrait en aucune façon entrer dans ma pensée de vous blâmer d'avoir encouragé votre fils à courtiser ma fille. Je le connais et je sais l'apprécier. C'est un garçon sage, sérieux, travailleur, qui, j'en suis persuadé, rendra Marguerite heureuse. Que peut-on demander de plus ? Il est vrai que sa mère avait sur elle d'autres vues. Les parents et les enfants, vous le savez, ne sont pas toujours d'accord. Maintenant, je viens vous dire que ma femme et moi nous acceptons la situation telle quelle est.

— Oh ! monsieur, c'est trop d'honneur, s'écria M. Spencer.

— Non, non, l'honneur est réciproque.

Ainsi, tout le monde prenait son parti des événements ; seuls, Henri et Annie se désolaient.

XVI

UN ONCLE D'AMÉRIQUE

Dans l'après-midi, une voiture s'arrêta devant la maison de M. Rosewood. Un homme en descendit et alla frapper à la porte.

Ce fut Mme Rosewood qui vint le recevoir. Elle le fit entrer dans le grand salon.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure énergique et fraîche. Il portait toute sa barbe, à peine grisonnante. Sa mise était soignée, mais sans recherches, comme il convient à un homme sérieux. C'était un étranger.

— Madame, dit-il, vous êtes bien Mme Rosewood ?

— Oui, monsieur.

— Je suis inconnu de vous. Je viens du cap Traverse.

— Ah ! ne put s'empêcher de s'écrier Mme Rosewood.

Elle pensait que cet étranger avait quelques nouvelles à lui apporter de son fils.

— Vous avez vu mon fils ?

— Non, madame, mais je viens ici pour le voir.

— Je pensais que vous m'apportiez de ses nouvelles.

— Non, madame, au contraire, je viens vous en demander.

— Alors, je ne m'explique guère le but de votre visite. Excusez mon impatience, monsieur.

— D'autant plus, madame, que moi-même j'ai hâte de savoir où est votre fils, votre fils adoptif, n'est-ce pas, madame ?

A cette question inattendue qui venait de découvrir subitement un des coins les plus secrets de son cœur, Mme Spencer se sentit pâlir affreusement. Quel était donc cet homme ? Toute sa physionomie respirait la franchise et inspirait la confiance.

— Oui, monsieur, dit-elle simplement.

— Eh bien, je suis son oncle.

— Son oncle ! s'écria-t-elle, presque épouvantée. Puis, se reprenant :

— Excusez, monsieur, mon étonnement. J'ai toujours considéré cet enfant comme le mien propre. Il le croit lui-même. Dans l'égoïsme de mon amour, je n'ai jamais voulu lui avouer qu'il n'est pas mon fils, de peur de diminuer la force des sentiments qui nous unissent. Je ne savais pas qu'il eût des parents vivants. Encore dernièrement, j'ai cherché à avoir quelques renseignements. C'est peut-être ce qui vous a mis sur la voie. En tout cas, je suis prête à faire abnégation de tous mes sentiments trop égoïstes pour rendre à Alfred sa famille, pour faire son bonheur complet.

— Non, madame. Je le vois, vous êtes une excellente mère. S'il y a un sacrifice à faire, c'est à moi de le faire. Il ignore qui je suis ; il est donc facile de le lui laisser ignorer. Je ne demande qu'à le voir. Vous lui laisserez croire que je suis un vieil ami de sa famille, ce qui suffira à ses yeux pour expliquer l'intérêt et l'affection que je lui porterai.

— Non, non, monsieur, c'est trop de générosité de votre part, et d'ailleurs avant tout l'intérêt de l'enfant.

— Madame, vous vous étonnerez, sans doute, que mes recherches n'aient pas abouti plus tôt, mais je vous assure qu'il n'y a aucunement de ma faute. Ce n'est que bien longtemps après la mort de ma pauvre sœur et de son mari que je l'ai apprise. J'étais leur seul proche parent, et depuis longtemps déjà je ne leur donnais plus de mes nouvelles. Je ne savais pas qu'ils étaient venus en Amérique, et il est fort probable que l'idée de me retrouver n'était pas étrangère à leur voyage. Je ne leur écrivais pas. A quoi bon ? On ne conçoit pas en Europe, qu'on aille en Amérique sans faire fortune ou du moins sans réussir à quelque chose. Ne valait-il pas mieux garder le silence que de les importuner du récit de mes déceptions, de mes lutttes, de mes espérances si souvent trompées ? Du moins je le pensai ainsi. C'est donc seulement il y a quelques années, que me voyant définitivement sur le chemin de la fortune, je me décidai à écrire à ma sœur et à son mari, pour leur faire part de ma bonne situation, les invitant même à me rejoindre pour la partager si le cœur leur en disait. La lettre me fut retournée avec cette terrible mention : Mort. Une lettre l'accompagnait, d'un de mes cousins, disant qu'on me croyait mort moi-même, depuis longtemps. Alors j'eus connaissance du terrible naufrage où ma sœur et mon beau frère avaient péri avec presque tout le reste de l'équipage. Leurs deux enfants, un garçon et une fille avaient été sauvés presque miraculeusement. Ils avaient été adoptés par deux familles. C'est tout ce que l'on en savait. Jugez de mon désespoir. Même quand je n'avais pas de nouvelles de ma sœur et de son mari, je les croyais vivants et je les mêlais à tous mes rêves de fortune et de bonheur dans l'avenir. Maintenant, c'était fini ; je ne leur avais été utile à rien, et dans leurs derniers moments, ils n'avaient même pas eu la consolation de penser que je pourrais veiller sur leurs enfants.

LOUIS TESSON.

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 19 DÉCEMBRE 1897

CARMEN

PREMIÈRE PARTIE

XXI

LA DERNIÈRE HEURE

Il eut un éclat de rire silencieux, puis il ajouta :
 "Caramba ! ma pauvre Bérénice, il paraît que je suis joliment déguisé ! Je dois être affreusement laid comme ça !

—Pas plus qu'à l'ordinaire, *senor*", répondit la mulâtresse avec une feinte naïveté.

Moralès prit cette réplique mordante pour un compliment, et il récompensa Bérénice en la gratifiant de la grimace qui lui servait de sourire.

Ensuite, aussi parfaitement rassuré que s'il avait réussi, non seulement à se déguiser, mais encore à changer la forme de ses traits et leur enveloppe de parchemin, il quitta la maison et il alla se promener sur les quais, où les curieux et les fâneurs ne semblèrent accorder à sa personne aucune attention, ce qui disons-le, le combla de joie.

A partir de cette première expérience satisfaisante, il passa au dehors la plus grande partie de ses journées.

Ni Tancredi, ni Carmen ne s'en aperçurent, et, à vrai dire, l'un et l'autre se préoccupaient fort médiocrement des faits et gestes de l'illustre seigneur don Guzman Moralès y Tulipano.

Le lendemain de cette soirée funeste où nous avons laissé la pauvre Annunziata évanouie sur le cadavre de son père, Moralès rentra beaucoup plus tôt que de coutume, et son visage, malgré la couche de couleur noire qui le recouvrait, offrait les visibles symptômes d'une agitation extraordinaire.

Il monta dans sa chambre, il fit disparaître rapidement la teinture végétale qui le métamorphosait en nègre, il reprit son costume habituel et il se mit à la recherche de sa sœur et de son beau-frère.

Tancredi et Carmen étaient au jardin. Moralès les trouva sous un berceau de verdure, où le groupe charmant qu'ils composaient aurait mérité d'être reproduit par le pinceau d'un peintre de genre, tant il se recommandait par l'élégance naturelle et la grâce voluptueuse de leur pose et de leurs personnes.

Carmen, à demi renversée sur un banc de gazon à côté de Tancredi, appuyait sa délicieuse tête sur la poitrine de son mari, qu'elle regardait de bas en haut avec une indescriptible expression.

"Mon cher chevalier et ma bonne petite sœur, dit le gitano, je vous apporte des nouvelles...."

—De bonnes nouvelles ? demanda Carmen.

—Elles ne le sont pas encore, mais elles pourront le devenir.

—Quel est donc ce mystère, fit Tancredi en riant, et que voulez-vous dire, don Guzman ?

Moralès reprit :

"Un navire français, le *Marsouin*, du Havre, est entré hier dans le port.... Il remet à la voile à la fin de la semaine pour retourner en France.

—Eh ! mais, s'écria Carmen, les yeux étincellants, il me semble que voilà tout à fait une bonne nouvelle !

—Excellente ! ajouta Tancredi, que l'idée de revoir son beau pays, et de le revoir avec une femme charmante et adorée, remplissait de joie, oui, mon cher beau-frère, excellente !

—Je l'ai cru comme vous d'abord.... répliqua Moralès ; mais ensuite...."

Il s'interrompit.

"Mais ensuite ? répéta Tancredi.

—Eh bien ! ensuite, j'en suis revenu à ce que je vous disais tout à l'heure : elle ne l'est pas encore, mais elle pourra le devenir...."

—Comment cela ?

—Aussitôt instruit de la nationalité du navire et de son port d'attache, je me suis jeté dans un canot et j'ai donné l'ordre au batelier d'accoster le *Marsouin*. Une fois à bord, j'ai parlé au quartier-maître.... A la prière que je lui adressais de nous inscrire sur la liste des passagers et de recevoir à l'avance le prix de notre voyage, il a répondu qu'il ne pouvait rien conclure avec moi, et qu'il me fallait attendre le capitaine, qui, par parenthèse, ne devait pas tarder longtemps à revenir car il était à un enterrement...."

—A un enterrement ! répétèrent à la fois Tancredi et Carmen.

—Oui, reprit Moralès, et devinez de qui ?

—D'un de ses matelots, sans doute.

—En aucune façon.... à l'enterrement de quelqu'un que vous connaissez, mon cher chevalier...."

—Que je connais, moi ? s'écria le Français.

—Oui, vous...."

—Vous vous trompez évidemment, don Guzman.... Je ne connais personne à la Havane.... personne, du moins, qui puisse être en relation avec le capitaine d'un navire français. Encore une fois, vous vous trompez...."

—Je ne me trompe pas.... C'est vous, dont la mémoire est infidèle.... Cherchez un peu, mon cher beau-frère...."

—J'ai beau chercher, je ne trouve que les braves gens chez qui je logeais, Eloi Sandric et sa femme. J'espère de tout mon cœur qu'ils sont vivants et bien portants l'un et l'autre...."

—Cherchez encore.... ce n'est pas cela.

—Je connais en outre don José Rovero et sa fille.... Plaise à Dieu que la mort n'ait point frappé dans cette maison là ! Je vous prie, don Guzman, rassurez-moi bien vite !...."

Moralès prit un air de circonstances très bien réussi ; il se composa une physionomie pleine d'onction et d'attendrissement, et, pour la première fois depuis le mariage de Carmen, il trouva, à sa grande joie, l'occasion d'essuyer ces deux larmes éternelles que personne au monde n'avait jamais vues couler ; car, il faut bien le dire, les yeux de Moralès étaient, en toute occasion, secs comme le lit du Manzanarès.

"Hélas ! cher beau-frère, dit-il en mettant une sourdine habile aux notes acidulées de sa voix, je regrette d'avoir à vous faire partager le très vif chagrin que j'ai ressenti moi-même en apprenant la mort du plus honnête homme et du plus riche armateur de la Havane.... don José Rovero...."

—Eh quoi ! balbutia Tancredi, atterré, don José est mort !...."

—Hier au soir, presque subitement, après cinq ou six jours d'une maladie qui ne semblait dangereuse à personne.

—Quel malheur ! quel horrible malheur ! reprit le Français. Ah ! je ne saurais vous dire à quel point cette nouvelle m'afflige et me fait mal !...."

—Mais que vous importe, après tout ? demanda Carmen avec une sécheresse haineuse ; don Rovero n'était pas votre ami. Vous le connaissez à peine.

—Chère bien-aimée, répondit Tancredi, pouvez-vous oublier et puis je oublier moi-même que si peu de jours avant celui où nous sommes l'excellent homme qui vient de mourir me recueillait blessé et évanoui, et me traitait comme son propre fils, moi un inconnu, un étranger ? Pourquoi donc semblez-vous étonnée, presque irritée, de mon émotion bien naturelle et de ma douleur ?

—Pourquoi ? vous me demandez pourquoi ?

—Mais, sans doute...."

—Eh bien ! je m'irrite de votre émotion, parce qu'en plaignant don José tout haut, vous reportez tout bas une partie de votre compassion sur sa fille ! J'ai été jalouse d'Annunziata, vous le savez bien ! peut-être le suis-je encore ! Annunziata est trop admirablement belle pour que vous puissiez penser à elle sans danger pour moi."

Tancredi ferma la bouche de Carmen avec un baiser.

"Cher ange de beauté et d'amour, lui dit-il ensuite, qui donc pourrais-tu craindre ? N'es-tu pas plus belle et plus parfaite que toutes les femmes

de la terre ? Si les déesses du vieil Olympe renaissaient pour te combattre, elles seraient, je te le jure, des rivales indignes de toi, et tu n'aurais qu'à paraître pour triompher !

—Est-ce bien vrai cela, monsieur ? demanda la jeune femme avec une coquetterie irrésistible ?

—Je te le jure par ta beauté !

—Eh bien ! je te crois. Mais enfin, si tu veux que je sois heureuse ne pense plus à Annunziata.

—Ce sera bien mal ; mais, puisque tu le demandes, j'oublierai jusqu'à son nom."

Un baiser de Carmen fut la récompense de Tancredi.

"Caramba ! mes beaux amoureux, s'écria Moralès, il me semble que vous ne m'écoutez guère, et que vous voilà bien loin de ce que j'avais à vous dire.

—Nous sommes maintenant tout à vous, don Guzman, répliqua le Français.

—Où en étais-je ?

—Vous attendiez le capitaine.

—C'est cela même, reprit le gitano. Au bout d'un quart d'heure ce capitaine arriva en compagnie du second et de presque tous les hommes de son équipage qu'il venait de conduire à l'enterrement. Il paraît que don José Rovero était l'ami et avait été autrefois l'associé de l'armateur du Havre, à qui appartient le *Marsouin* ; un bien joli trois-mâts, mon cher chevalier ! Ce diable de capitaine avait les yeux rouges et une physionomie si attendrissante, que (moquez-vous de moi si vous le voulez, caramba !) je n'ai pu venir à bout de retenir quelques pleurs, malgré tous mes efforts.... Et tenez, rien qu'à ce souvenir, voilà que mes yeux se mouillent."

Moralès ne savait pas résister à une belle occasion d'essayer furtivement les deux larmes invisibles qui, croyait-il, lui faisaient un si grand honneur.

Après avoir fourni ce nouveau témoignage de l'exquise sensibilité de son organisation, le gitano continua :

"Je présentai ma requête au capitaine. Il me répondit avec une grande politesse qu'il était désolé de me faire subir un refus, mais qu'en vertu d'ordres auxquels il lui fallait obéir de la façon la plus stricte, il ne pouvait accepter aucun passager.

—Eh quoi ! m'écriai-je, est-ce donc une mesure générale et sans exception ?—Il en existe une seule, répliqua-t-il, mais évidemment, elle ne vous concerne pas.—Cependant, si j'insistais beaucoup ?

—Ce serait en vain, et votre insistance ne pourrait faire fléchir ma consigne.—Sur ce, il ne me restait qu'à me retirer, c'est ce que je fis ; et me voilà.... Que dites-vous de mes nouvelles ?

—Je les trouve mauvaises de toutes les façons, répliqua Tancredi. En quoi vous intéresse la présence d'un navire français dans les eaux de la Havane, puisque ce navire refuse de se charger de nous ?

—Mon cher beau-frère, les choses me paraissent infiniment moins compromises que vous le pensez, et j'ai la conviction que nous nous embarquerons sur le *Marsouin*.

—Vous avez donc le moyen de lever cette inflexible consigne dont vous venez de nous parler ?

—Une simple démarche de votre part auprès du capitaine suffira, n'en doutez pas, chevalier.

—Comment cela, et pourquoi le capitaine m'accorderait-il ce qu'il vous a si nettement refusé ?

—Pour la meilleure de toutes les raisons. Je ne suis pour lui qu'un étranger, tandis que vous êtes non seulement un compatriote, mais un officier de la marine royale. Soyez certain qu'il se mettrait dans une très-fâcheuse position s'il ne consentait point à vous repatrier.

—Peut-être avez-vous raison, don Guzman.

—Non pas *peut-être*, mais très-certainement.

—Dans tous les cas, je tenterai la fortune.

—C'est ce qu'il faut faire, et le plus tôt possible.

—Eh bien ! demain.

—Pourquoi pas aujourd'hui ?

—Alors, ce soir.

—Pourquoi pas tout de suite ?

—A quoi bon tant de hâte ?

—Eh ! mon Dieu, à savoir à quoi nous en tenir et à nous donner le temps, à Carmen et à moi, de faire nos préparatifs de départ.

—Eh bien, soit ! je vais sortir à l'instant...."

— Sortir comme vous voilà ?
 — Ne suis-je pas convenablement vêtu ?
 — Eh ! non, mon cher chevalier ! Pour une visite de ce genre, il est essentiel que vous soyez en costume officiel. . . . ce sera beaucoup plus imposant pour un capitaine de la marine marchande.
 — Je ferai en sorte, répondit Tancrede, en riant, de me donner une physionomie d'amiral.
 — Vous serez un jour amiral, par conséquent vous ne ferez que prendre une avance sur l'avenir. Moi, pendant que vous allez revêtir votre uniforme, je vais donner l'ordre de mettre un cheval à la volante.
 — M'accompagnez-vous, don Guzman ?
 — Non pas ! ma présence ne pourrait que produire le plus mauvais effet.
 — Et quoi ?
 — En ce que le capitaine du *Marsouin* ne saurait revenir devant moi sur une décision nettement formulée, et trouverait embarrassant de vous répondre blanc, après m'avoir répondu noir.
 — C'est juste : j'irai seul."

XXIII

DANS LEQUEL IL SERA QUESTION DE QUIRINO.

Moralès avait les meilleures raisons du monde pour refuser d'accompagner Tancrede dans sa visite au capitaine du *Marsouin*.
 D'abord, l'honorable gitano ne s'était nullement présenté à Mathurin Lemonnier sous sa forme naturelle et comme un gentilhomme espagnol, mais avec l'humble apparence d'un vieux nègre venant au nom de ses maîtres traiter des conditions de passage.

Il se proposait, en outre, d'aller reprendre au plus vite son déguisement, afin de suivre son beau-frère à distance, et de s'assurer ainsi que ce dernier n'aurait avec personne de communications compromettantes.

Lorsque Tancrede redescendit au jardin, après avoir achevé sa toilette, Carmen était seule.

"Où donc est don Guzman ? lui demanda le jeune homme.

— Mon frère me quitte à l'instant, répondit-elle ; on est venu le chercher en toute hâte pour une affaire importante. Il ne rentrera guère que ce soir."

En même temps, Bérénice annonça que la volante était attelée.

"Revenez vite, mon bien-aimé, soupira doucement Carmen dans un baiser.

— Si vite que je revienne, répliqua le Français, je trouverai toujours que je reviens trop tard, puisqu'il m'aura fallu me séparer de toi."

Tancrede s'asseyait à peine sur les coussins de la volante, que Moralès, redevenu nègre par le visage et par le costume, s'installait clandestinement à l'arrière des brancards, ainsi que d'ailleurs nous le lui avons vu faire déjà, certain jour où la volante de don José conduisait l'enseigne de vaisseau à la maison d'Éloi Sandric.

Le caletero, dirigé par les indications de Tancrede, arrêta son équipage sur le port, auprès du quai d'embarquement. Le chevalier fit un signe d'appel à deux canotiers mulâtres, qui placèrent en quelques minutes leur embarcation bord à bord avec le *Marsouin*.

Mathurin Lemonnier, après la mort de José Rovero, n'avait pas cru devoir accepter plus longtemps l'hospitalité de la maison en deuil. Il était donc revenu prendre possession de sa cabine.

Tancrede, en arrivant sur le pont, envoya prévenir le capitaine qu'un officier français désirait lui parler. Le Normand, tout aussitôt, donna l'ordre d'introduire le visiteur.

"Monsieur, lui dit-il, après un échange de saluts, ou je me trompe fort, ou vous êtes le chevalier de Najac.

— Vous ne vous trompez en aucune façon, capitaine, répondit Tancrede, fort étonné de le voir connu, ou plutôt de venir.

— J'allais avoir l'honneur de me rendre chez vous, monsieur le chevalier, reprit Mathurin.

— Vous savez donc où je demeure ?

— Vous habitez, je crois, la maison de l'un de nos compatriotes, un Breton qui s'appelle Éloi Sandric.

— Capitaine, je meurs d'envie de vous adresser une question, et même deux questions.

— Monsieur le chevalier, je suis à vos ordres, et tout prêt à répondre aussi longtemps et aussi souvent qu'il vous plaira de m'interroger.

— Eh bien ! à quel motif aurais-je dû attribuer le plaisir de recevoir votre visite, et comment se fait-il que vous soyez si exactement renseigné sur tout ce qui me concerne ?

— Ma visite aurait eu pour but de vous annoncer que l'une des cabines de mon navire était à votre disposition, dans le cas où il vous conviendrait de retourner immédiatement en France.

— Ah bah ! s'écria Tancrede

— Cela vous surprend, monsieur le chevalier ?

— Beaucoup !

— Pourquoi donc ? qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

— En thèse générale, rien absolument ; mais j'avais entendu dire que vous refusiez d'accepter des passagers.

— Et rien n'est plus vrai ; seulement, j'ai reçu l'ordre de faire une exception en votre faveur.

— Je remercie de tout mon cœur celui qui vous a donné cet ordre, capitaine. Puis-je le connaître ?

— Certes, vous le pouvez, et son nom va répondre à la seconde des questions que vous m'adressez tout à l'heure. Celui qui m'enjoignait hier de vous recevoir exceptionnellement à mon bord, et qui m'indiquait votre logis, n'existe malheureusement plus aujourd'hui. Ce matin, je suivais son convoi funèbre. C'est don José Rovero.

— Bon et admirable vieillard ! murmura Tancrede, la voix émue et les yeux humides, à sa dernière heure il s'est souvenu de moi ! Ah ! c'était un noble et généreux cœur.

C'était un juste, monsieur le chevalier ! Ne le pleurons pas ; il est au ciel. Celle qu'il faut plaindre, c'est sa fille.

— Pauvre Annunziata ! pauvre enfant ! que va-t-elle devenir, isolée et seule au monde avec son immense fortune ?

— Grâce au ciel, son isolement ne sera pas complet. Elle va retrouver en France une autre famille. Un père et une mère. Philippe Le Vaillant, le vieil ami de don José Rovero, l'armateur du Havre, à qui ce navire appartient, et son fils, M. Olivier.

— Quand partira-t-elle ?

— Nous mettrons à la voile dans trois jours.

— Quoi ! demanda vivement Tancrede, c'est votre bâtiment qui doit conduire en France cette jeune fille ?

— Oui, monsieur le chevalier, c'est à la présence de Mlle Annunziata qu'il faut attribuer la défense suprême du mourant, de recevoir des passagers à mon bord.

— Ah ! je comprends tout maintenant, murmura Tancrede.

— Mais, poursuivit le capitaine, je vous répète qu'une exception a été faite en votre faveur. Profitez-vous de cette exception, monsieur le chevalier ?

— Oui, certes, si toutefois vous pouvez prendre sur vous, capitaine, de lui donner une certaine élasticité et de l'appliquer, en même temps qu'à moi, à deux personnes desquelles je ne puis me séparer.

— De quelles personnes parlez-vous, monsieur le chevalier ?

— De ma femme et de mon beau frère.

— Votre femme ! répéta Mathurin Lemonnier avec une surprise manifeste ; j'ignorais que vous fussiez marié. Don José ne me l'avait pas dit.

— Il l'ignorait lui-même. Mon mariage remonte à huit jours à peine."

Le Normand se gratta l'oreille d'un air extrêmement embarrassé, et garda le silence pendant un instant.

"Capitaine, dit Tancrede en voyant cet embarras manifeste, en ma qualité d'officier, je comprends tout le respect qu'on doit à une consigne. Si l'interprétation de la vôtre vous paraît difficile, si votre conscience vous impose la loi de l'exécuter strictement et à la lettre, qu'il n'en soit plus question, je n'insiste pas. Vous mettez à la voile sans moi, et je m'embarquerai sur un autre navire.

— Monsieur le chevalier, répliqua Mathurin lentement et en cherchant ses mots, m'autorisez-vous à vous parler avec franchise ?

— Oui, mordieu !

— Mais là . . . je m'entends . . . avec une franchise inconvenante ?

— Parlez-moi comme vous voudrez, capitaine, pourvu que vous me parliez promptement et nettement, car j'ai hâte, je vous l'avoue, de savoir à quoi m'en tenir. Il est clair comme le jour que vous voyez un obstacle à la réalisation de ce que je vous demande. Quel est cet obstacle ?

— Hum ! hum !

— C'est donc bien difficile à dire ?

— Dame ! un peu.

— Allons, faites un effort. Je vous promets de prendre la chose en bonne part, quelle qu'elle puisse être.

— Eh bien ! monsieur le chevalier, je crains.

— Quoi donc ?

— Que ce mariage dont vous me parlez, ce mariage si lestement conclu, ne soit ce qu'on appelle un mariage de la main gauche.

— Dans ce cas, rassurez-vous. Je suis marié et très marié. J'ai parfaitement et légitimement épousé la sœur d'un gentilhomme espagnol, noble comme le roi et riche comme une mine d'or, don Guzman Moralès y Tulipano. La bénédiction nuptiale nous a été donnée dans l'oratoire de la maison de mon beau-frère, par le prieur du couvent des Barnabites, et je suis en état de mettre sous vos yeux mon acte de mariage, rédigé en double copie et dûment signé par le révérend père.

— Que Dieu me garde, monsieur le chevalier, de vous demander à prendre connaissance de cet acte ! répliqua Mathurin ; votre parole est pour moi plus que suffisante.

— Alors, la difficulté !

— La difficulté cesse d'exister.

— Et mon beau frère ?

— L'honneur de vous appartenir le fait admettre de plein droit.

— Je vous remercie de tout mon cœur, capitaine.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, monsieur le chevalier, c'est la suprême volonté de celui qui n'est plus.

— Je n'en reste pas moins votre obligé, je vous assure ! et je ferai tous mes efforts pour vous prouver que je suis reconnaissant."

Mathurin Lemonnier salua.

"Ainsi donc, reprit Tancrede en ramenant la conversation à son point de départ, c'est dans trois jours que vous mettez à la voile.

— Sans aucun doute et sans aucun retard. Si vous devez emporter quelques bagages considérables, envoyez-les le plus tôt possible, et ne craignez pas de m'encombrer car je suis lest."

L'officier serra cordialement la main du capitaine, et redescendit dans le canot qui l'avait amené.

Une demi-heure après ce moment, il était de retour à la petite maison de Carmen.

"Eh bien ? mon ami, lui demanda cette dernière, qu'avez-vous fait ? Etes-vous content ?

— Tout est arrangé. Nous partirons dans trois jours pour la France.

— Quel bonheur ! s'écria joyeusement la gitane en jetant ses bras autour du cou de son mari, quel bonheur ! Il me semble que, dans ton beau pays, tu m'aimeras plus encore . . .

— Est-ce que c'est possible ?" murmura Tancrede.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il se garda bien de dire à Carmen qu'Annunziata était du voyage.

"Avec son instinct de femme, pensa-t-il, elle devine que j'ai été au moment d'aimer cette pauvre enfant, et elle est jalouse . . . Peut-être refuserait-elle de partir, si elle savait que nous avons Annunziata pour compagne . . ."

* *

Il nous faut retourner de quelques jours en arrière et revenir à l'un de nos personnages, simple comparée dans notre récit, et qui, cependant, à un moment donné, doit y jouer un rôle terrible.

Nous voulons parler de Quirino

En revenant à la Havane, le lendemain de la scène de défi et de menace à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, le *demi-sau-âge*, ainsi que le nommait Carmen, trouva déserte la maison, ou plutôt la mesure, que Moralès et sa sœur occupaient non loin de la Puerta de Tierra.

XXIV

LE GARGADOR

La porte était ouverte dans toute sa largeur, et les débris des meubles brisés, tables chancelantes, escabeaux boiteux et grabas éclapés, auxquels Moralès avait mis le feu, achevaient de se consumer dans la cheminée au milieu d'un monceau de cendres.

A ces indices, et à quelques autres de même nature, Quirino comprit que le gitano et la baladine venaient de quitter leur demeure pour ne plus y revenir.

Sa colère n'eut d'égal que son désespoir ; l'un et l'autre furent d'autant plus effrayants qu'ils ne se manifestèrent point par des cris et par des imprécations. L'Indien concentra tout en lui-même ; seulement le blanc nacré de ses yeux s'injecta de sang, les contours de ses paupières prirent une teinte d'un violet sombre, et l'on entendit craquer les articulations de ses mains crispées convulsivement.

Au bout de quelques instants il sortit de la maison ; il s'enfonça parmi les herbes touffues et les broussailles luxuriantes de l'enclos inculte, et, sans s'inquiéter des scorpions et des *escabels* ou serpents à sonnettes fuyant devant lui avec leur cliquetement sinistre, il s'étendit sur le sol, à l'ombre d'un arbrisseau rabougri, il cacha sa tête dans ses mains et se mit à réfléchir.

Moralès le savait, et nous le lui avons entendu dire avec une conviction pleine d'épouvante, un Indien menace rarement en vain et sa vengeance est implacable.

Quirino se demandait en lui-même par quel chemin il arriverait à cette vengeance....

"S'ils sont encore dans la ville, se dit Quirino, je les retrouverai ! s'ils sont partis, je les suivrai jusqu'au bout du monde !..."

Cette résolution prise et irrévocablement arrêtée, il se leva ; il quitta l'enclos de la maisonnette et se dirigea vers le port.

Là il apprit que, par suite de vents contraires, aucun navire n'avait quitté la Havane depuis la veille. Ceci simplifiait sa tâche. Evidemment, Moralès et Carmen n'étaient pas loin de lui.

Quirino, la nuit suivante, regagna sa hutte de la forêt. Il y prit ses mille piastres, qu'il serra dans sa gibecière. Il mit un de ses mousquets en bandoulière, il jeta l'autre sur son épaule et il revint à la Havane où il établit son domicile provisoire, dans la cabane même que ceux qu'il s'était juré de retrouver avaient abandonnée la veille.

Le lendemain, dès le point du jour, il endossa un costume complet de *cargador*, et, devenu méconnaissable, grâce à une couche de bistre qu'il rendait tout à fait brune sa peau déjà bronzée et lui donnait l'apparence d'un mulâtre, il commença son rôle d'espion.

Ses journées tout entières se passaient sur les quais, aux environs du port, à l'angle des rues principales.

Là il s'étendit dans la poussière, comme un vrai lazzarone napolitain, ou (sans aller chercher la comparaison si loin) comme un *cargador* fainéant. Il semblait profondément endormi, mais son regard, se coulant entre ses longs cils, par un entrebâillement des paupières, s'arrêtait sur chaque passant et l'analysait de la tête aux pieds avec une prestigieuse rapidité.

Les résultats de cette observation incessante furent d'abord complètement négatifs. Les jours succédaient aux jours, et l'Indien n'avait découvert aucune trace de ceux qu'il cherchait.

Cependant il ne se décourageait pas.

"Un peu plus tôt ou un peu plus tard, se disait-il, Carmen et Moralès sentiront diminuer la terreur que, sans aucun doute, je leur inspire, et la défiance qu'ils éprouvent.... En ce moment ils se cachent, mais ils ne pourront pas se cacher toujours.... l'un ou l'autre passera près de moi.... je suivrai sa piste.... et alors...."

L'Indien n'aurait eu pas, mais un geste d'une horrible signification compléta clairement sa pensée et servit de commentaire à la phrase restée en suspens.

Le temps avait marché.

On était à la veille du jour fixé par Mathurin Lemonnier pour l'appareillage du *Marsouin*.

Déjà la triste Annunziata, enveloppée dans ses longs voiles de deuil, et ne pouvant supporter davantage le séjour de cette maison où elle avait vécu si heureuse, et que la mort de son père métamorphosait pour elle en tombeau, était venue avec la femme de chambre mulâtresse qui devait l'accompagner en France, prendre possession du petit salon et des deux cabines formant l'appartement d'honneur du navire.

Déjà de son côté Moralès, ne voulant pas qu'il pût être dit qu'un haut personnage tel que lui s'embarquait, sans bagages, avait fait transporter à bord un certain nombre de caisses solidement clouées et d'un poids énorme.

"Tonnerre de Brest ! se disaient entre eux les matelots, en s'occupant d'arrimer à fond de cale cette lourde cargaison, il doit y avoir là dedans des trésors à dégoter les richesses de l'empereur du Pérou ! Nom d'un fo ! voilà un particulier bigrement cossu ! Si il veut troquer son chargement contre notre paye de six mois, l'affaire nous va..."

Pauvres matelots !

Si quelque hardi spéculateur les avait pris au mot, ils auraient fait une bien mauvaise affaire !

Les grandes caisses du gitano, ces caisses si lourdes, si solides, si bien clouées, ne contenaient que des cailloux soigneusement enveloppés avec des étoupes !

Fiez vous donc à l'apparence !

Hélas ! en ce bas monde, les colis sont parfois aussi trompeurs que les hommes !

Cependant Moralès, revêtu de son déguisement de nègre, se promenait, les mains derrière le dos, sur le quai, d'où il pouvait apercevoir le *Marsouin*.

"Demain, se disait-il avec une joie exempte de tout mélange d'amertume, demain je serai à bord de ce joli navire aux flancs lisses, à la mâture coquettement inclinée à l'arrière !... Je verrai déployer les voiles que le vent gonflera ! la carène fendra la mer ! l'écumé bondira sous l'étrave ! Nous filerons comme une mouette sur les flots bleus, laissant bien loin derrière nous la Havane et Quirino !... Plus de danger, partant plus de crainte !

A suivre

DÈS LE MATIN

"Il y a environ quatre ans" écrit le Col. David Wylie, de Brockville, Ont. en mai 1888, "j'ai été pris d'une forte attaque de rhumatisme, et je ne pouvais pas me tenir sur mes jambes. La douleur était insupportable. On me appliqua des cataplasmes sur vésicatoires : j'ai été purgé selon toutes les règles de l'art : rien n'y fit. On me conseilla d'essayer l'H. i. e. de Saint-Jacob, ce que je fis. Je me fis frictionner sérieusement, et envelopper à cheville du pied dans une pièce de flanelle saturée de remède. Le lendemain, dès le matin, j'étais capable de marcher, sans éprouver de douleur." Un grand nombre de personnes se débarrassent ainsi de leurs rhumatismes et retrouvent l'usage de leurs jambes dans les mêmes conditions.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

En face de la maison W. Netman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7268.

Grande Liquidation

— DE —

MARCHANDISES

POUR

ETRENNES !

Ces étrennes ne consistent pas en objets de fantaisie et de luxe qui ne servent que d'ornements, les nôtres sont de nécessité absolue et elle ont le très grand avantage de coûter 50 POUR CENT de moins qu'en temps de vente ordinaire.

C'est tel que nous le disons. C'est formel. Nos prix sont considérablement réduits pour tout le temps des fêtes. 40, 50, 60 POUR CENT et plus de réduction.

En un mot nous faisons une grande vente à bon marché.

POUR ETRENNES

Gants de kid doublés pour hommes et pour dames, 60 douzaines de tous genres et de toutes qualités formant un mélange en un seul lot dans lequel vous pouvez faire votre choix à

75 CENTS LA PAIRE

Ces gants ont coûté jusqu'à \$1.75.

Gants de kid pour dames, assortis de couleur, au bas prix de 50 cents, valeur réelle \$1 25

Gants de laine pour hommes, à 20c au choix. Il y en a un grand nombre qui ont coûté 4 et 5 fois ces prix.

Gants de laine pour dames, à 25c également au choix. C'est pour rien.

AUTRES ETRENNES

Etoffes à robes à 10, 15, 20 et 25 cents ayant coûté trois fois ces prix.

Etoffes à robes plus riches à 48, 55, 75, \$1.00 et \$1 25.

Ces prix ne sont que la moitié de leur valeur.

Magnifique lot de soie faille française à 30 cents au lieu de 75c. Soie surrah, 25c au lieu de 50c. Soie barrée, 30c au lieu de 60c. Soie bengaline, 40c au lieu de 80c.

Grand choix de Manteaux et Jerseys. On les vend à moitié prix.

Corps et caleçons de toutes qualités dont les prix sont réduits pour tout vendre pendant le temps des fêtes.

Toujours pour ETRENNES : Mouchoirs et foulards soie, Cachemire noir et couleur, Lainages de tous genres, Draps et tweeds de toutes qualités.

ETRENNES qui font le plus de plaisir : LA FOURRURE que nous vendons en si grande quantité par son extrême bon marché.

BOISSEAU FRERES

235 et 237, St-Laurent

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les genives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

IL EST INDISPENSABLE

Il y a des milliers de personnes âgées qui souffrent de rhumes et de bronchites chroniques, le résultat de froid fréquemment contracté. Le *Vin à la Crocosote de Hêtre* du Dr Ed. Morin, agit très bien quand les bronches prennent un caractère d'inflammation chronique et que la membrane muqueuse s'épaissit et perd ses pouvoirs de sécrétions. Le *Vin à la Crocosote de Hêtre* soulage promptement tous les symptômes de détresse quand la toux est fréquente et harassante et que l'expectoration profuse, cause une grande débilité et le dégoût pour les plaisirs de la vie.
Essayez ce remède bienfaisant.

M. Félix Sauvageau, entrepreneur-menuisier, demeurant, au No 179½, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :
"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈREBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

ÉCOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.
E. LEFEUNTIN
Artiste-peintre.
No 62, rue St-Jacques, Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
102 ——— St-Jacques



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, — MONTREAL.

Scientific American Agency for



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

MAISON BLANCHE
65, Rue St-Laurent

Merceries pour hommes. Pour soirée, la célèbre chemise SWORD est le vrai article.

Pour cadeaux nous venons de recevoir un magnifique assortiment de Foulards et Mouchoirs en soie.

CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! Les formes américaines les plus nouvelles toujours en mains.

POUR LES FETES DE NOEL

ET DU NOUVEL AN ! LE PACIFIQUE CANADIEN

EMETTRA DES BILLETS, ALLER ET RETOUR, pour toutes les stations sur la route, Port Arthur, Ont., et le Canada-Est, ainsi que sur l'intercolonie et pour les Provinces Maritimes comme ci-dessus :—

NOEL
PRIX D'UN SEUL PASSAGE 24 et 25 Déc. billets valables jusqu'au 26 Déc. 1891
PRIX D'UN BILLET ET UN TIERS 24 et 25 Déc. 1891, retour valable jusqu'au 4 Jan. 1892.

NOUVEL AN
PRIX D'UN PASSAGE, 31 Déc. 1891 et 1er Jan. 1892, valable jusqu'au 2 Jan. 1892
PRIX D'UN PASSAGE ET UN TIERS 31 déc. 1891 et 1er Jan. 1892, retour jusqu'au 4 jan. 1892.

VACANCES D'ETUDIANTS
PASSAGE AU PRIX D'UN PASSAGE ET UN TIERS sur production de certificats d'étudiants. Depuis le 9 jusqu'au 31 Déc 1891. Billets valables jusqu'au 31 Jan. 1892.

Pour plus amples renseignements s'adresser aux agents du Pacifique Canadien.
AGENCES A MONTREAL
266 RUE ST JACQUES, coin de la rue McGill et aux Gares.

Elixir Resineux Pectoral



Vouslez-vous ne plus tousser ? Faites usage de l'**Elixir Resineux Pectoral**, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poumons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1889.
Après avoir pris connaissance de la composition de l'**Elixir Resineux Pectoral**, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.
N. FAFARD, M. D.
Professeur de chimie
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.
L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.

EMILE TRUDEL **EMILE DEMERS**
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250 00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12 00 à \$200.00. Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE
(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

LADIES

AUX DAME.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à GEO. P. ROWELL & Co., No 10 Spruce St., New-York.



TIRAGES EN JANVIER 1892 7 et 20

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 . . . 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires
S. E. LEFEBVRE, Gérant
61, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent
Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. ...
J. A. Early

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers autorisons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses
E. M. Walmesley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI 12 JANVIER 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.	25,000
2 PRIX DE 10,000 est.	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.	25,000
100 PRIX DE 500 sont.	50,000
100 PRIX DE 300 sont.	30,000
500 PRIX DE 200 sont.	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.	50,000
100 PRIX DE 300 sont.	30,000
100 PRIX DE 200 sont.	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.	99,900
999 PRIX DE 100 sont.	99,900

\$1,134 prix se montant à \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5
Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons touses frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.
Adressez : **PAUL C. JNRAD,**
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature elle-même

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ÉTAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.
N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

"August Flower"

Pendant deux ans j'ai souffert sérieusement de douleurs dans l'estomac et pendant tout ce temps j'ai reçu les soins d'un médecin. Finalement, après avoir essayé de tous les médicaments, il me dit que mon estomac était à peu près ruiné et que je devais cesser de manger de la nourriture solide, au moins pendant un certain temps. J'étais si faible, que je ne pouvais travailler. Enfin sur la recommandation d'un ami qui avait fait usage de vos préparations avec d'excellents résultats, je me procurai une bouteille d'"August Flower," et je commençai à en faire usage.

UN ESTOMAC RUINÉ

Il semble me donner un soulagement immédiatement, je repris rapidement des forces et j'engraissai, et mon appétit s'améliora, et je ne ressentis plus de malaise après avoir mangé. Je me sens maintenant comme un homme nouveau et je considère que l'"August Flower" m'a entièrement guéri de la Dyspepsie, dans sa pire phase. James A. Dederick, Saugerties, New-York.

W. B. Ulstey, St-Georges, S. C., écrit : J'ai fait usage de votre "August Flower" pour la dyspepsie et je trouve que c'est un excellent remède. [12]

MAISONS RECOMMANDÉES

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élevateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PRÉFONTAINE
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE
Architecte et Mesureur
897, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delorimier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils
ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impériale
107, RUE SAINT-JACQUES
Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France).

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

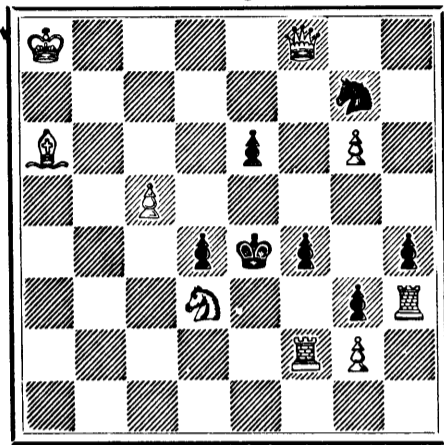
No 30.—ENIGME

Je suis en fonctions plus élevé qu'aucun,
Mais sans ambition, sans espoir qui la fonde ;
Avec l'air brusque et fier, j'obéis à chacun ;
Et pourtant, c'est bien moi qui mène tout le monde.

No 19.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. F. Eycott.

Noirs—7 pièces



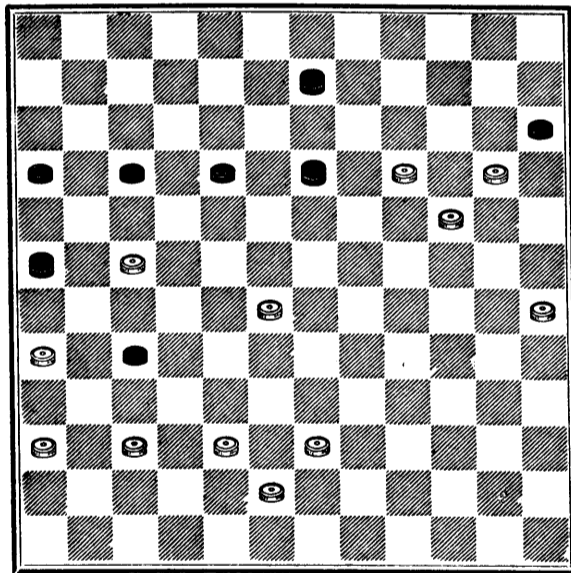
Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 19.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. J. A. Bleau, Montréal

Noirs—8 pièces



Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO 18 SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS NO 18

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
16 à 49	4 à 30	1 T 5e CD	1 T 1 C
49 à 69	30 à 4	2 T pr T, échec et mat.	
69 à 43	4 à 24		Si : 1 C 5 F
61 à 68	24 à 11	2 D 1 CD, échec et mat.	
68 à 55	11 à 24		Si : 1 C 5 R
55 à 11	24 à 4	2 D 7 D, échec et mat.	
23 à 10	4 à 15		Si : C, P ou T joue
43 à 32 partie gagnée		D 3 D, C 6 D ou T pr P, échec et mat.	

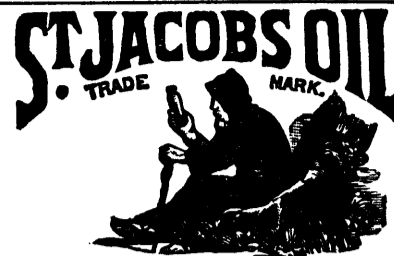
Nous donnons la variante la plus difficile de cette solution, espérant que les amateurs saisisseront les autres, qui le sont moins

SOLUTIONS—No. 29 : Les Arabes remplissent le vase de 3 litres et le renversent dans celui de 5 ; ils remplissent le vase de 3 litres de nouveau, et versent 2 de ces 3 litres dans le vase de 5 pour achever de le remplir. Ils renversent ces 5 litres dans l'autre, et le litre qui restait dans le vase de 3 est mis dans le vase de 5 ; enfin, ils remplissent une dernière fois le vase de 3 et le versent dans le vase de 5. Il y a alors quatre litres d'eau dans le vase de 5 et quatre litres restent dans l'autre.

No 30.—Les mots sont : Tirer et Trier.

Solutions justes des jeux d'esprit.—Mlle Fabiola R., L. G. Roy, Ottawa ; L. D. Gagnon, Chicago ; Mlle Maria St-Cyr, Trois-Rivières ; Aurèle Nadeau, Montréal ; "St-Roch," Québec.

Problème de Dames No 18 —Joseph Bibaud, Pointe-Claire.
Problème de Dames No 17.—J. Cloutier, Montréal ; No 16, un Amateur, Ottawa ; Alfred Legault, Ste-Cunégonde ; un Amateur, Pointe-Claire.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la malle sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS

"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE

Ask your sewing machine agent for it, or send a 3ct. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR \$2. SEND to CREELEMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

VOUS SENTEZ-VOUS

Faible et épuisé ? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie ; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps ? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

"La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indéscriptibles symptômes ?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance :

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit : "Pendant mes 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit : "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczéma, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c. ; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse de tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix, \$1 ; six flacons, \$6. Valant \$5 le flacon.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

**CADEAUX
DE NOEL
— ET DU —
JOUR de L'AN**

Boîtes d'ouvrages en peluche, en oxide, vendues \$1.25, \$1.50, \$1.75, \$2.50, \$3.00, etc.

Boîtes de toilette MANICURE, en peluche, en oxide, vendues \$1.00, \$1.50, \$2.00, \$3. \$4. \$6 \$8 \$10. etc

Boîtes de toilettes en peluche, en oxide, vendues \$1.25, \$1.50, \$2 \$3. \$4 \$6 \$10. etc.

Porte-montres (nouveau) vendues \$1.50 Pendules en nickel \$1. \$1.50, etc.

Porte-mouchoirs en satin, en soie, en peluche vendus 40, 50, 55, 75, \$1. \$6. \$9. chaque etc.

Foulards en soie pour dames et messieurs toutes les couleurs, 25c 35c 50c 75c, \$1. \$1.50, \$4.50, \$5.50, etc. chaque.

Porte-gants en satin, en soie, en peluche, vendues 40c. 50c, 75c, \$1. \$5. \$6. \$9. etc.

JOHN MURPHY & CIE
Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

Tarif de retour pour les Fêtes de Noël et du Jour de l'An

Entre toutes les stations du réseau et aux points divers des lignes de raccordement en C. N. ad., à toutes les stations des Etats de Maine, New Hampshire Vermont et New-York, ainsi qu'à Détroit, et Port Huron.

Au prix d'un seul voyage d'aller en première classe, les 24 et 25 décembre, en plus pour retour jusqu'au 26 déc.; puis le 31 déc et le 1er janv, bons jusqu'au 2 janv.

Au prix d'un voyage d'aller, en première classe, et un tiers, les 24, 25 et 31 décembre ainsi que le 1er janvier, bons pour retour jusqu'au 4 janvier 1892. Pour les étudiants et les professeurs—au Canada seulement—sur présentation de certificats des autorités, il sera accordé une extension de période du 9 au 31 décembre, retour valable jusqu'au 31 janvier 1892.

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un quelconque des agents de la Cie.
WM. EDGAR, L. J. SEARJEANT,
Ag. gén. des Pas. Direc. Général.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

**SAVONS MEDICAUX
DU
DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres Savons No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (\$5 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"
CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE**

Revenu pour l'année 1890..... \$2,001,983 87
Sécurité pour les assurés..... 1,016,186 39

BUREAU A MONTREAL, 100 RUE ST-JACQUES
ARTHUR ROGUE, Agent du département français.
J. H. ROUTE & Co., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

33047

**Tous les principes essentiels du bœuf pur sont conservés dans le
JOHNSTON'S FLUID BEEF**

un aliment sans pareil pour tous ceux qui ont besoin d'une forte nourriture sous une forme de facile digestion

J. R. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre
Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.
97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



REGULATEUR de la santé de la femme

LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. J. Rivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais déçidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

HARTSHORN'S SELF-ACTING SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.

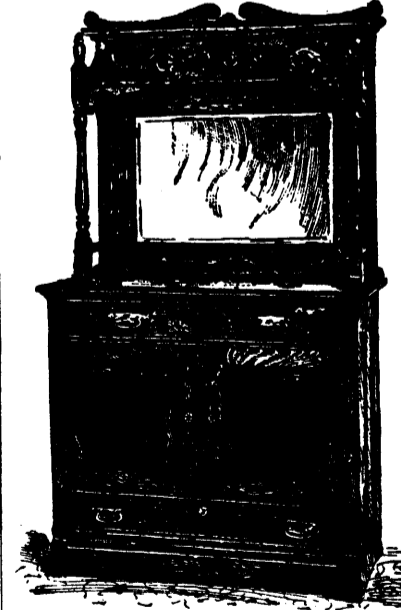
NOTICE OF THE GENUINE HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

COOKS FRIEND BAKING POWDER

DE W. D. McLAREN
Est la plus économique
RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Howland & Co's Newspaper Advertising Bureau (25 Burgoyne St., New York City) and at the Montreal office of the same firm.

**PIANOS ET ORGUES
D'OCCASION**

de toutes les manufactures à des prix grandement réduits et à des termes faciles, pris en échange pour des pianos HAZELTON, KRANICH & BACH, FISCHER et DOMINION.

**L. N. PRATTE
1676
NOTRE DAME MONTREAL**

A. BONNIN & G. MANN
Ingénieurs Civils et Architectes
Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846.
EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

Le Musée des Familles, publication bilingue Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1892) : Paris, 14 francs. Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 16 rue de la Harpe, Paris-France.

**Le Remède du
PÈRE MATHIEU**

Guérit radicalement et promptement
INTEMPÉRANCE et déracine tout désir des liqueurs alcooliques.

Prix : \$1.00

PILULES ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

DR WILLIAMS

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant, **DR WILLIAMS' MED. CO.,** Brockton, Mass., U.S.A.